

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Le volet en ligne

161 *Les Littéranautes-bis*
M. Arès, R. Tremblay

166 *Lectures-bis*
P.-A. Côté, J.-P. Laigle, R. D. Nolane, S. Lermite

176 *Sur les rayons de l'imaginaire*
et *Écrits sur l'imaginaire*
P. Raud et N. Spehner

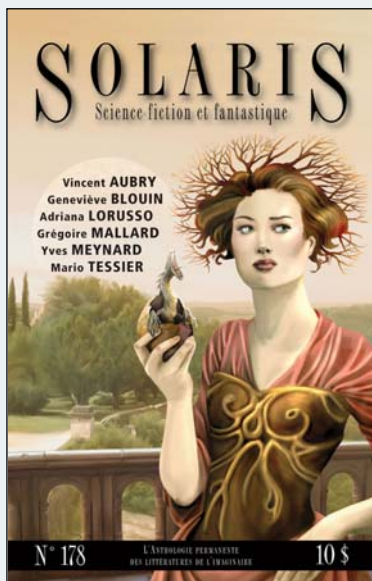
189 *Sci-néma*
C. Sauvé



N° 179

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec : 30,00 \$ (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 30,00 \$ (28,58 + TPS)

États-Unis : 30,00 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, 120 Côte du Passage, Lévis (Québec) Canada G6V 5S9

Courriel :
solaris@revue-solaris.com

Téléphone :
(418) 837-2098

Fax :
(418) 523-6228

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 179 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 179 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juillet 2011

© **Solaris** et les auteurs



Caroline Lacroix

Flyona

Drummondville, Les Six Brumes (Nova), 2011, 54 p.

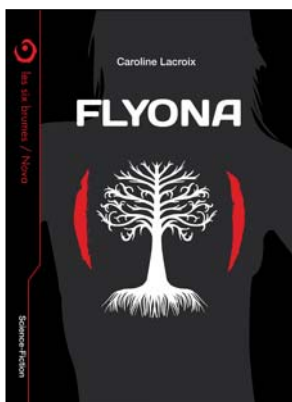
Dès qu'il y a mis les pieds, Niklas s'est pris à détester la planète. Son cycle diurne est compliqué, la végétation qui y pousse est envahissante et se régénère à une vitesse qui défie l'entendement, et sa couche atmosphérique est ravagée par des perturbations telles qu'elles rendent presque impossible le vol en aéronef. Il s'est engagé comme homme de main pour une compagnie forestière. Le boulot est infernal, mais la paie est bonne.

À la base, il rencontre Flyona. Engagée, tout comme lui, c'est une jeune femme au passé mystérieux qui semble curieusement capable d'arriver à une harmonie symbiotique avec cette jungle au cœur palpitant. Flyona sera le lien qui va permettre

à Niklas d'approviser la forêt et la planète.

Caroline Lacroix a concocté une très jolie fable naturaliste qui n'est pas sans un peu nous rappeler Knut Hamsun et Ursula Le Guin. Elle nous offre un texte riche en textures et en demi-teintes, où les deux protagonistes de l'histoire, Niklas et Flyona, explorent un monde totalement hostile à la présence humaine, une jungle oppressante dont la propriété régénératrice est tellement grande que les canons pulvérisateurs qui ouvrent la voie aux convois s'y frayant un chemin ne peuvent tomber en panne sans mettre en péril l'existence même desdits convois. Il suffit de s'arrêter au pied d'un arbre, dit-on, pour être enseveli en quelques minutes sous un entrelacs de racines nouvelles.

Une des forces de ce récit réside dans l'art très subtil grâce auquel l'auteure présente et assemble sans trop insister les éléments disparates du passé de Niklas et de Flyona, de la conquête des planètes qu'elle mêle à une réflexion sur l'état de la nature et du rôle que l'homme y joue. Tout ça n'est qu'esquissé, et pourtant cela fonctionne. À peine décrit, le monde derrière les personnages prend vie. La planète devient elle-même un personnage muet de cette histoire. Comme nous sommes ici dans une écriture essentiellement atmosphérique, il faut accepter ces



effets d'effleurement qui donnent au texte toute sa force d'évocation.

Je doute que ce texte eut pu mieux fonctionner encore sur une prémisse de SF plus explicite. L'auteur a réussi l'adéquation idéale entre son propos et la manière de l'amener.

Dans ce court roman, l'idée n'est pas de tout dire. Le lecteur est entouré d'un flou bruisant d'idées dont il ne voit pas nécessairement pas les tenants et les aboutissants, tout comme Niklas et Flyona dans la jungle dont ils ne voient ni la fin ni le commencement, dont ils savent seulement qu'elle est là, qu'elle les entoure et peut se révéler dangereuse.

Caroline Lacroix est une auteure qui se fait trop discrète.

Chaudement recommandé.

Richard TREMBLAY

Jean-Jacques Pelletier

L'Assassiné de l'intérieur

Lévis, Alire (Recueil 138), 2011, 211 p.

Chaque parution de Jean-Jacques Pelletier se révèle attendue. Dans le sens où l'on sait ce que l'on obtiendra, avec plaisir. Attendue, car il appartient à la catégorie des écrivains qui prennent leur temps pour écrire un texte. C'est peu dire que l'on piaffait d'impatience de tenir entre nos mains, depuis 2005, le dernier volume des *Gestionnaires de l'apocalypse*, véritable saga totalisant plus de quatre mille pages.

Pourtant, cette fois-ci, Pelletier nous surprend là où nous ne l'attendions pas : un recueil contenant une vingtaine de nouvelles. Avec **L'Assassiné de l'intérieur**, épuisé chez son éditeur d'origine L'instant



même et récemment réédité chez Alire, l'auteur signe des textes courts de nature étrange, complètement différents de ceux auxquels il nous avait habitués. Il capture des instants, des souvenirs à l'intérieur de mots. Et de maux.

Le recueil se trouve donc scindé en cinq parties, chacune séparée par ce que l'auteur appelle des « Histoires d'outre-mère ». À première vue, les nouvelles peuvent sembler disparates, ne possédant aucun pont entre elles permettant de les relier. Ç'aurait été le cas si l'auteur n'avait pas agrémenté son recueil du premier texte dans lequel un homme, un couteau planté dans la gorge, se promène dans la rue sans qu'il en ait cure. L'homme explique ainsi à une femme qu'il croise en marchant que tout le monde est semblable, que tous portent un couteau à la gorge. Mais ils ne s'en rendent tout simplement pas compte.

Après la lecture de cette nouvelle, les textes suivants se révèlent des

situations, des moments de vie capturés par l'auteur, avec une verve poétique jusqu'ici inconnue des lecteurs de Pelletier. Le style haché qu'il emploie invite à une gigantesque métaphore représentant le mal de vivre de l'époque. Le vide omniprésent que peut ressentir chaque personne qui se met à réfléchir sur sa condition.

Parfois, le recueil fait penser à **L'Écume des jours** de Boris Vian par son côté métaphorique des choses, par l'absurdité des situations et par la justesse du ton. Par cette idée de nénuphar à l'intérieur du poumon de cette femme en écho aux autres maux des personnages de Pelletier.

Pour certains, ce recueil n'en deviendra qu'un parmi tant d'autres. De ceux que nous devons lire avec parcimonie, nouvelle par nouvelle. Petit à petit. Pourtant, ce recueil s'avère construit tel un roman que l'on doit lire du début à la fin, comme l'indique l'auteur dans sa postface. Il possède une structure linéaire des événements et un climat final que l'on trouve dans tout bon roman de divertissement. Pourtant, il s'agit là non seulement d'un livre divertissant, mais aussi d'un livre qui porte à réflexion. Le fantastique renferme cela d'intéressant : il permet de raconter autrement ce que nous affirmons sans saveur.

Un enfant sur lequel pousse de l'argent, un homme muet qui ne peut que cracher du papier sur lequel des mots sont inscrits, une femme qui craque comme une fenêtre se craquelle lorsque frappée par un caillou, tout cela n'existe pas littéralement. Littérairement, oui ! Il s'agit simplement de faire abstraction de toutes ces impossibilités, de laisser son âme

de poète entrer en soi et d'écouter ces sentiments couchés sur papier. Des sentiments trop longtemps tus. Et tués.

Mathieu ARÈS

Sylvie Gaydos

Impasse

Boucherville, Mortagne (Sixième sens), 2011, 393 p.

Mort accidentellement alors que sa filleule Sarah avait quatre ans et lui vingt, Philippe choisit de continuer à la protéger à partir de l'au-delà et de devenir (littéralement) son ange gardien pour la vie. Sa mission est simple (en apparence !), car les limbes sont un lieu fourmillant « d'anges noirs » qui ne supportent pas le bonheur des humains et tentent de le réduire. Philippe doit donc apprendre dans ce monde nouveau à doser ses interventions, afin d'éveiller le moins possible leur attention et ainsi sauvegarder le mieux possible la vie et le bonheur de Sarah. Mais parfois, les difficultés semblent impossibles à enrayer.

Ce roman appartient à la catégorie « Mélo surnaturel », dans la foulée des romans de Marc Lévy (première cuvée) et de Guillaume Musso, qui ne sont pas une vilaine compagnie, loin de là. Parce qu'il faut admettre que la romance, ou le mélo contemporain, jouit d'un public considérable et a ses auteurs vedettes. Avec son premier roman, Sylvie Gaydos apporte sa petite pierre à un genre littéraire qui trouve le moyen de survivre à toutes les modes sans jamais vraiment se renouveler (il résiste aussi aux raileries des bien-pensants, dont je). Il suffit de lire des œuvres similaires

des années soixante et soixante-dix pour se rendre compte que, pour l'essentiel, c'est la même recette que les auteurs appliquent sans cesse. Il n'y a que les décors et la psychologie des personnages qui s'accordent à l'air du temps.

L'histoire est simple à souhait. Pour lui donner du ressort, l'auteure n'hésite pas à utiliser quelques-uns des poncifs du genre; ainsi, le lecteur ne sera pas déboussolé d'apprendre que la vive animosité ressentie par Sarah vis-à-vis d'Alexander, dès leur première rencontre, va déboucher assez rapidement sur une histoire d'amour grand style qui constitue en réalité le cœur d'**Impasse**. Il ne sera pas plus surpris par la maladie qui vient, en fin de roman, à la fois bouleverser et menacer la vie de la protagoniste et exacerber les glandes lacrymales du lectorat.

Cette romance a de quoi faire rêver les midinettes les plus endurcies. Sarah est une jeune femme plutôt introvertie; Alexander est un séduisant anglophone québécois, indépendant de fortune, sans autre souci que plaire à cette dulcinée si longtemps attendue, qu'un seul regard lui a permis de repérer dans la foule (on parle de Sarah, ici). C'est du Harlequin, là. (N'ayant jamais lu un seul roman Harlequin, je m'avance un peu. Par contre, j'ai lu Lévy et Musso et mon âme de midinette y a pris du plaisir.) On ne se sauvera pas des déboires habituels des couples et de la crise conjugale quasi fatidique alors que Sarah est convaincue (sur un seul coup de téléphone!) que son chum la trompe avec une de ses ex qu'on retrouve (commodément) encore dans

le paysage. On ne se sauvera pas non plus de la réconciliation consécutive, de la bonne entente qui règne mur à mur et du *bon sentiment*. Si vous aimez les films de Meg Ryan (première époque), vous risquez d'aimer ce roman.

Les hommes, dans **Impasse**, sont faibles ou inexistants (dans le sens qu'ils n'ont pas de présence dans le couple face à leur femme) et, s'ils sont aimants, c'est dans la discrétion, en cachette. En comparaison, Denise et Jacqueline, la mère et la grand-mère de Sarah, sont des femmes dominantes qui exercent un pouvoir sans partage sur la famille, leurs hommes baissant les bras sans demander leur reste. Même Philippe, bâti sur le même moule, est un garçon qui préfère abdiquer que confronter, même pour cette petite nièce qu'il adore par-dessus tout.

Ce n'est qu'après sa mort que, éloigné de l'influence néfaste des femmes de sa famille, il trouvera le courage nécessaire pour rester dans les limbes et veiller sur Sarah. Il aura pour mentor un ange, Nathan, et



c'est ici, pour le lecteur, que le bât commence à blesser sérieusement.

Si les hommes de ce roman se révèlent faibles dans leur enveloppe charnelle, ils ne se montrent pas tellement plus dégourdis une fois dans leur forme évanescence : comme mentor, Nathan est totalement et définitivement inadéquat. En effet, chaque fois que Philippe intervient de l'au-delà dans la vie de Sarah, il éveille l'attention des « anges noirs », des entités malveillantes qui ne cherchent qu'à faire du tort, éveiller la souffrance et créer le mal.

Pourtant Nathan, qui a pourtant eu vingt ans bien sonnés pour lui expliquer les choses de la vie après la mort, trouve toujours le moyen d'arriver trop tard : il répare les pots cassés, morigène Philippe de ne pas avoir attendu ses explications, puis disparaît jusqu'à la prochaine crise. Ridicule. En vingt ans, il n'aurait pas pu prendre quelques minutes de son temps pour expliquer à son ouaille ce qu'il est permis de faire et de ne pas faire dans les limbes ? Allons donc. Nathan est là uniquement pour fournir des explications *a posteriori*. Pas fort le mentor.

On ne croit pas une seule seconde à ce personnage : on pourrait même dire qu'il vient affaiblir l'architecture romanesque. Avec lui, c'est toujours : « Ah j'avais oublié de te dire que si tu fais ceci, il va en résulter cela. » Il est constamment en retard sur son protégé – qui, en plus, n'est pas particulièrement actif. Il faut dire que le gros du roman porte sur les complications ménagères entre Sarah et Alexander et que la part du surnaturel exprimée par Philippe disparaît presque complètement du roman à

partir de la moitié, pour revenir en force à la fin. Elle tient d'ailleurs difficilement la route (et les interventions de Philippe sont généralement mineures, sauf à deux occasions – la tornade et l'accouchement.)

Soulignons un aspect du récit qui aurait pu se révéler fort intéressant mais que l'auteure a choisi de ne pas exploiter : l'Administration de la vie après la mort semble bureaucratisée à souhait et, si j'ose dire, hiérarchisée en diable. Par exemple, pour réparer l'erreur constituée par la mort inopinée de Philippe à l'aube de l'âge adulte (elle n'était pas du tout prévue à l'agenda), il faudra à Nathan vingt ans de tractations administratives. Après ça, comment se plaindre si on attend un an pour une opération à la hanche !

Mais au bout du compte, il y a peu à reprocher à ce roman construit selon les règles acceptées du mélo. C'est joliment écrit d'une plume fluide, agréable, sans effets gratuits. La psychologie des personnages est particulièrement fouillée (surtout au début) et crédible, et constitue à mes yeux le meilleur de ce livre. Ce lecteur-ci aurait souhaité que Sylvie Gaydos poursuive son roman dans le sens d'une saga familiale, genre pour lequel son talent semble indéniable.

L'ambition de l'auteure n'est probablement pas de renouveler le genre, ni la structure ni les poncifs, mais tout simplement de donner aux amateurs un agréable divertissement sous forme de quelques heures de plaisir.

À cet effet, en dépit des bémols évoqués plus haut, c'est mission (presque) réussie.

Richard TREMBLAY

Lectures (bis)

Juli Zeh

Corpus delicti: Un procès

Arles, Actes Sud (Lettres Allemandes), 2010, 238 p.

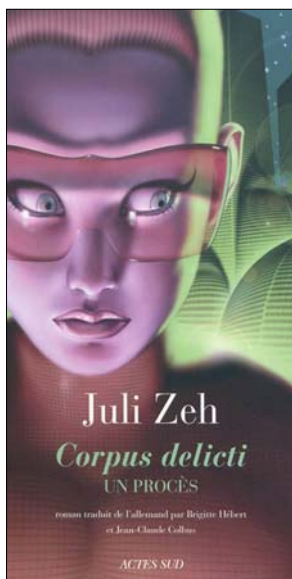
Rares sont les récits de SF sur la médecine et la santé. Citons **Les Morticoles** (1894), utopie contre les médecins de Léon Daudet, **A Man Obsessed** (1955), satire de l'expérimentation humaine d'Alan E. Nourse, **The Immortals** (1955-58), série dénonçant le pouvoir médical de James E. Gunn et « Myxomatosis Forte » (1998), nouvelle de Bertil Mårtensson traduite dans le nouveau **Galaxies 13**, où une société future ayant vaincu la maladie est obligée de la réintroduire pour des raisons psychologiques. Sans compter **Knock** (1923) de Jules Romains, selon qui « tout bien-portant est un malade qui s'ignore ». Écrivaine de littérature générale, Juli Zeh n'en a sans doute rien lu. Or, dans la SF, il vaut mieux connaître les précédents d'un thème, de peur d'enfoncer des portes ouvertes. Elle ne s'en est pas si mal tirée.

Corpus delicti: Un procès est un roman de SF sociologique qui dépeint l'Allemagne de 2057 imposant une prophylaxie et une hygiène de vie féroces. Pour leur assurer le maximum de longévité et de bien-être, la Méthode oblige ses citoyens à se maintenir en forme par un régime alimentaire, la pratique d'exercices et des examens médicaux réguliers. Chaque appartement comporte des

capteurs qui en analysent la salubrité et avertissent la police de toute dégradation. Le tabac est interdit et le rhume a disparu depuis les années vingt. La forme habituelle de salut est « Santé ». Tout irait bien dans le meilleur des mondes sans le DAM (Droit À la Maladie), groupe clandestin opposé à l'idéologie officielle, à son humanisme et à sa philanthropie détournés. Le totalitarisme commence là où les idées l'emportent sur l'humain (Hannah Arendt).

Mia Holl est une jeune biologiste dont le frère s'est suicidé en prison à cause d'une faute de la Méthode. Elle est convoquée par un tribunal pour n'avoir pas transmis ses rapports mensuels sur son sommeil et son alimentation : elle n'a effectué chez elle ni mesure de la pression artérielle ni analyse d'urine. Elle s'en tire avec un avertissement mais récidive. Elle finit par déclarer que son état physique relève de la sphère privée et rejette un État qui promet une vie dénuée de risques à ses justiciables en s'insinuant dans leur intimité et en leur retirant le libre arbitre. Elle devient alors un ennemi public ; ses communications sont écoutées et, lorsqu'elle fume une cigarette, la police enfonce sa porte et l'emprisonne. Cette fois s'ouvre un procès sérieux où l'État ne peut se permettre de perdre la face.

Son avocat, Rosentreter, ennemi de la Méthode, ressort l'affaire du



frère suicidé et démontre son innocence avant de se récuser sous des menaces occultes. Son ancien amant, le journaliste Kramer, déclenche contre Mia une violente campagne de presse avant de lui proposer un accommodement contre une réduction de peine déguisée de la part du tribunal. Devant son refus, celui-ci accumule des faux témoignages et des faits maquillés. Au terme du procès bidon, elle est condamnée à la cryogénéisation pour une durée indéterminée. Mais, devant la contestation sociale, pour éviter d'en faire une martyre, ce qu'elle cherchait, l'État commue sa peine en une « prise en charge psychologique ». Solution qui sauve les apparences et préserve le système. Ne faut-il pas être fou pour refuser de demeurer en bonne santé ?

De la SF, certes. Mais aussi un roman politique et philosophique.

La conclusion évoque les hôpitaux psychiatriques où l'URSS internait ses dissidents. Craintes évidentes de l'auteure sur les déviations auxquelles la société libérale avancée s'exposerait si l'emportait une certaine obsession sanitaire. À peu de chose près, tout système en danger secréterait donc les mêmes anticorps, qu'il s'agisse de santé ou d'épidémies sociales. Juli Zeh ne sacrifie pourtant ni la fiction à sa thèse ni l'inverse. Un équilibre judicieux respecte chacune. Elle a l'intelligence d'introduire par touches subtiles mais significatives les éléments constituant le puzzle de la société qu'elle redoute tout en préservant l'intégrité des personnages. Même si le lecteur ne partage pas ses options, le résultat est éminemment lisible.

Jean-Pierre LAIGLE

Anthologie dirigée par Lucie Chenu
**Contes de villes et de fusées :
 contes défaits, contes refaits**
 Laval (France), Ad Astra, 2010, 258 p.

S'il était une fois une petite fille qui demandait à sa maman « Dis, tu me racontes une histoire ce soir, je ne peux pas dormir... ? », Lucie Chenu répondrait par ce recueil qui a mis au défi plusieurs auteurs de composer une nouvelle version d'un conte classique qui a bercé leur enfance. Fidèle à son refus des étiquettes, elle nous propose dans cette anthologie des contes noirs, fantastiques, de fantasy mâtinée de polar ou encore de la science-fiction... Alors pour préserver la thématique, je ne vous vendrai pas les contes d'origine.



Avec « Une histoire de désir », Delphine Imbert nous entraîne dans un monde futuriste où les fées sont en fait des génies de la manipulation génétique et vont créer une enfant parfaite. Mais la perfection a un prix; une version vraiment rafraîchissante, qui mêle technologie, humour et références à quelques classiques de fantasy en prime.

Magie noire version technologique aussi pour « La Griffe et l'épine » de Pierre-Alexandre Sicart, qui transcrit ici un de mes contes préférés et y ajoute un parfum de vengeance toute féminine qui n'existait pas dans l'original. Un traitement... fascinant.

Un conte de fin du monde pour Jess Kaan avec « Pour Judith ». Une histoire émouvante, belle et terrible, qui campe son sujet en peu de pages extrêmement évocatrices, dans un futur trop proche.

Univers très dur et noir de pauvreté pour Sophie Dabat dans « La Mort marraine », qui forge ici le destin de jumelles de façon bien cruelle. Quant

à Charlotte Bousquet, elle nous sert une « Corner girl » d'un genre très spécial, où faerie côtoie racaille et... non, vous verrez vous-mêmes !

Quant à lui, Nico Bally nous réinvente version banlieue parisienne « La Petite Capuche rouge » : court et décapant ! Dans une ambiance en complète opposition, se trouve le texte précieux « Sacrifices » de Leonor Lara, dont la chute vous réservera une belle surprise.

Mais rassurez-vous, les contes ne sont pas tous déprimants ou noirs. Jean Millemann m'a fait vibrer avec son histoire de « Fée des glaces », un récit court et subtil, servi par une langue magique et belle. Lionel Davoust dans « Le Sang du large » évoque l'angoisse de la page blanche et comment un écrivain écrasé de solitude peut finalement continuer à aller de l'avant simplement parce que « croire et émerveiller, c'est le dernier fragment de magie et de beauté qui reste en ce monde ». Intimiste et fort.

L'humour est aussi au rendez-vous dans plusieurs textes. Une mention spéciale à l'excellent « Pacha botté », de Sylvie Miller et Philippe Ward, qui mêle polar façon années cinquante, ambiance à la Indiana Jones et dieux égyptiens. Non, je n'exagère pas !

Pierre Gévert pour sa part utilise le cadre d'un *space opera* bien classique pour nous conter la truculente histoire de « Grain de sel et bretelle », des personnages qui n'ont pas la langue dans leur poche. Très réussi et drôle. Estelle Vals de Gomis nous offre « Poches et troncs », dont le degré d'alcool devrait en interdire la lecture aux moins de dix-huit ans,

même s'ils viennent de la Nouvelle-Orléans...

Aussi léger dans la forme, mais bien moins dans le fond, Jean-Michel Calvez nous conte comment trois frères doivent faire face à « Un temps de cochon », créé par... devinez quoi? Le réchauffement climatique... alors qu'Antoine Lencou nous entraîne dans une nouvelle aux accents asimoviens: « Re-création ».

Restent à ajouter à cet inventaire l'introduction légère de Julien Fouret, ainsi que la nouvelle « Swan le bien nommé » de Mélanie Fazi dont la fin ouverte m'a laissée un peu sur ma faim en dépit du talent toujours présent de l'auteure.

Notez qu'afin de laisser au lecteur la possibilité de deviner le conte original, la source d'inspiration n'est mentionnée qu'à la fin de chaque histoire par chaque écrivain, en postface.

En un mot plutôt qu'en cent, il y a là de quoi émouvoir, rire ou encore frémir, dans ces versions revisitées des contes d'autrefois par des auteurs de genres. Après tout, ce n'est que rendre à César ce qui lui appartient, et un bien bel hommage à lire et à offrir aux amateurs d'histoires.

Pour commander cet ouvrage (hélas non disponible au Québec): www.adastraeditions.com/

Nathalie FAURE

Steven Savile

Sláine l'exilé

Paris, Éclipse (Icône), 2011, 395 p.

À l'origine de ce roman, il y a le projet de produire une adaptation littéraire d'une série de *comic books* scénarisés par Pat Mills, auteur britannique bien connu en francophonie

pour avoir travaillé avec le dessinateur Olivier Ledroit sur les séries *Sha* et *Requiem, Chevalier Vampire*.

Sláine est une autre figure issue de son imagination que l'on retrouve dans de nombreux récits à partir des années quatre-vingt (dont une bonne partie reste inédite en français).

Dans une Irlande préhistorique et/ou mythique, un guerrier bravache et brutal découvre qu'il possède le don, hérité de la déesse aux trois visages Dana, personnification de la Terre, de se transformer en golem de chair dans la fureur du combat. Il fait le vœu de devenir le champion inconditionnel de la déesse et de défendre ses tribus contre toutes les menaces. Plusieurs événements vont mettre à mal cette promesse: la mort de sa chère maman; une partie de jambes en l'air avec la promise du roi; et l'extension du culte du dieu sombre Crom Cruach, favorisée par le Seigneur Étrange et ses horribles sectateurs Drunes...

Assurée par Steven Savile, dont j'ignore le pedigree, la novélisation (si j'ose dire) vaut d'abord par la façon dont elle reproduit, par moments assez habilement, le syncrétisme du matériau d'origine, à savoir les quatre tomes du fameux cycle dit du *Dieu Cornu* (formidablement illustré à l'époque par Simon Bisley). Roman d'heroic fantasy « à l'ancienne », épopée d'aventure pseudo historique mâtinée d'action, séquences gores, fruste réflexion *new age*, etc., **Sláine l'exilé** accumule les ambiances, les sensations, les clichés, les protocoles d'écriture pour aboutir à un résultat qu'on qualifiera d'honnête et d'efficace, à défaut d'être particulièrement brillant.



L'impression de *déjà-lu* ressentie par le lecteur – le passage à l'âge d'homme et l'apprentissage des armes subséquent, la figure du gros plein de muscles, le compagnon du héros, le passé qu'on cherche à noyer dans le con des femmes, la baston ou la boisson, les rebondissements mélodramatiques – est contrebalancée par la bizarrerie d'un mariage forcé, mais original, entre délires mythologiques issus de traditions diverses (celtique, cyclopéenne ou mégalithique, voire même néodruidique!) et vraies inspirations (retournement de la figure de Cernunnos, ambiguïté de la relation du héros avec la triple déesse, spasme de furie – lui-même tiré du *ferg* irlandais – vécu plus comme possession que comme don ou comme malédiction).

Bien sûr, tous les développements ne sont pas réussis, **Slaine** n'échappant pas aux naïvetés et au grotesque qui fleurissent dans l'essentiel de la production de fantasy contemporaine. Pour le dire autrement, Savile n'est jamais aussi intéressant que

lorsqu'il met ses pas dans ceux du meilleur Pat Mills (pas celui de la **Geste des Invasions**, nouvellement parue); dès qu'il en dévie, il redevient quelconque.

Mais ce qui rehausse un livre qui risquait autrement de ne pas s'élever au-dessus de la masse, c'est une brutalité fonctionnant sur les mauvais instincts du lecteur. Ainsi, il est impossible de ne pas espérer que le personnage principal se laisse posséder le plus souvent possible par la fureur de Dana, dans l'évidente attente d'une jouissance programmée et inavouable. Après tout, pourquoi lire une histoire de **Slaine** sinon pour des phrases comme : « Il arracha le masque à fourrure du mourant et frappa avec l'articulation saillante du bras, encore et encore, jusqu'à ce que ses traits et la forme de son crâne s'estompent pour ne laisser qu'une pulpe sanguinolente. L'épée-crâne inspira dans un gargouillement de bulles de sang et expira, rendant son dernier soupir. Mais ça n'était pas assez. » Ou bien : « Ce n'est pas moi qui suis venu porter la mort ce soir, sire. J'ai juste aidé ceux qui la cherchaient. Maintenant, ils l'ont trouvée. »

Dès lors, le récit épouse la structure classique qui fut celle de nombreux récits de Robert E. Howard, celle d'une fuite en avant dans l'intranquillité, d'une errance rédemptrice et particulièrement violente – qui épouse de manière subliminale la forme d'une trajectoire christique (la lecture des BDs faisant suite au cycle du *Dieu Cornu* est à cet égard révélatrice) –, d'un héros finalement ambigu, autant redresseur de torts qu'inquiétant névrosé mystique.

Sam LERMITTE

Olivier Paquet

Les Loups de Prague

Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2011, 348 p.

On a, dans **Les Loups de Prague**, des idées qui pourraient convenir à l'un de ces *anime* japonais que je consomme régulièrement (raison pour laquelle je me suis intéressé à ce roman). Dans un futur proche, les grandes villes européennes se sont transformées en Cités-États, chacune avec son ensemble de lois. À Prague, après une période chaotique marquée par la tyrannie de plusieurs guildes criminelles, identifiées chacune par un totem (le requin, le loup, le serpent, etc.), un putsch militaire a placé le Commandeur Blaha à la tête de la ville.

Si l'avènement du Commandeur a sonné le glas des guildes, il a aussi marqué l'apparition d'une nouvelle forme de contrôle: désormais hantée par des appareils biomécaniques mis en place par Blaha, Prague se comporte comme une sorte de système immunitaire géant: capable de se réparer, elle peut aussi éliminer de façon automatique les citoyens indésirables.

C'est dans ce monde en apparence tranquille que le journaliste Vaclav rejoint le VIRUS, un groupe terroriste désireux de ressusciter la démocratie – même si les citoyens de la ville semblent plutôt heureux de leur sort. Lors d'une opération de sabotage catastrophique, Vaclav et ses complices se retrouvent confrontés aux défenses immunitaires de Blaha. Si le journaliste échappe à la mort, c'est pour tomber entre les griffes de Miro, le chef de l'ancienne Guilde

des Loups. Plutôt que de tuer le journaliste, Miro lui offre de participer aux activités criminelles de la Guilde, soi-disant pour réaliser un reportage qui servira le jour où Blaha connaîtra sa chute.

En effet, l'ambition de Miro est de ramener sa guilde au pouvoir, au terme d'une longue série de complots et de cambriolages qui pourrait, en fin de compte, se révéler fatal tant pour Blaha que pour les habitants de Prague...

Parfois, on se retrouve devant des livres difficiles à commenter parce qu'on échoue à placer le doigt sur ce qui n'a pas marché. Si je voulais rester dans le subjectif, je dirais que **Les Loups de Prague** m'a tout simplement ennuyé – à tel point que j'ai succombé plusieurs fois à la tentation de la lecture en diagonale.

L'histoire, à la base, a un potentiel intéressant: un futur assez proche, une Cité-État qui fonctionne comme un système immunitaire, des guildes criminelles qui vivent et pensent en fonction d'un animal-totem particulier, des complots... Autant de bonnes idées qui figureraient en bonne place



dans un *anime*. L'idée de situer l'action dans une ville d'Europe de l'Est comme Prague, avec des protagonistes aux noms inhabituels pour le lecteur d'outre-Atlantique, est même très alléchante. Mais la pâte n'a pas levé pour moi et, comme pour **Le Coup du cavalier** de W. J. Williams, également publié chez l'Atalante, je serais bien en peine de dire pourquoi.

Est-ce parce que l'auteur *dit* les choses plutôt que de les *montrer*? (En effet, on passe des paragraphes et des paragraphes à décrire Miro, le chef des loups, pour souligner son charisme et la fascination qu'il engendre chez les autres, mais en fin de compte on ne le met pas en scène de manière à ce que le lecteur, lui, le trouve charismatique.)

Sont-ce les incohérences qui parsèment le récit? (Qu'un chef de guildes se déplace sur le terrain avec ses hommes est peu convaincant, rois et généraux tirant toujours les ficelles à l'abri derrière leurs soldats. Aussi, on peine à croire que les habitants de Prague, Vaclav en tête, n'ont pas constaté plus tôt l'existence des biomachines qui hantent leur ville.)

Sont-ce les difficultés que j'ai eues à croire aux personnages? (Je n'ai pas cru un seul instant que Vaclav pouvait se transformer en saboteur par pur amour de la démocratie alors que, sincèrement, la dictature de Blaha a souvent des allures de Club Med...)

Il y a sans doute un peu de tout ça, mais surtout que le tout formé par ce roman n'a tout simplement pas soulevé mon intérêt. Point barre.

Philippe-Aubert CÔTÉ

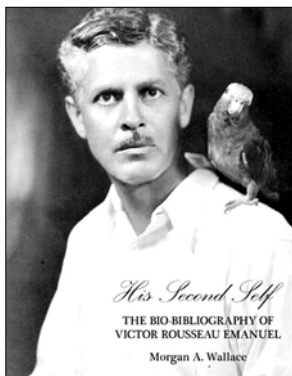
Morgan A. Wallace

His Second Self: The Bio-bibliography of Victor Rousseau Emanuel
Altamonte Springs (FL), Spectre Library, 2011, 304 p.

Après trois jolis recueils de SF et de fantastique de Victor Rousseau, Morgan A. Wallace, grand spécialiste de la fiction parue en journaux et en magazine non spécialisés avant les années vingt, propose avec **His Second Self** un quatrième livre, cette fois sur Victor Rousseau lui-même, toujours aux éditions Spectre Library (www.spectrelibrary.com).

Sous les noms de Victor Rousseau et H. M. Egbert principalement, Victor Rousseau Emanuel fut jusque vers les années trente un auteur de premier plan dans les journaux et revues, mais surtout dans les *pulps* américains. Par la suite, sa carrière commença à décliner vers une production purement commerciale et souvent mécanique avant de se terminer officiellement en 1951.

Né à Londres en 1879 d'une mère française et d'un père anglais, il commença à publier dès le début du siècle suivant après s'être installé aux États-Unis. Il se découvrit très vite un intérêt pour les histoires fantastiques et devint dès 1910 un des pionniers du genre « détectives de l'occulte », mais aussi de la SF moderne qui était en train de se structurer, notamment dans les *pulps* « généralistes » de la fameuse chaîne Munsey comme **All-Story** ou **Argosy**. Avec des romans tels que **The Messiah of the Cylinder** (1917) ou **Draft of Eternity** (1918), pour ne citer que ces deux-là, Victor Rousseau entra dans l'histoire de la SF...



Les années 1910 le virent aussi entamer une lune de miel avec le Canada et plus particulièrement le Québec puisque, toujours citoyen britannique, il épousera une Québécoise et s'installera pour des années dans la Belle Province avec d'autant plus de facilité qu'il parlait le français. Le Québec et le Canada lui inspireront maints romans et contes d'aventures, certains fantastiques. Trois récits de cette époque ont été traduits dans le magazine **La Canadienne**.

Par la suite, Victor Rousseau Emanuel séjournera en Angleterre avant de s'établir définitivement aux États-Unis dans les années vingt et de prendre bien après la nationalité américaine. Il mourra en 1960 dans l'État de New York, oublié de tous, sauf d'une poignée de spécialistes se souvenant qu'il avait été un contributeur assez important de **Ghost Stories**, de **Weird Tales**, de **Strange Tales**, d'**Astounding** et autres *pulps* célèbres.

Un développement en détail de tout ceci fait l'objet de la biographie ouvrant **His Second Self**. Ensuite, on trouve une impressionnante bibliographie couvrant pratiquement

un demi-siècle de publication en journaux, revues, *pulps* et livres (quelquefois sous des pseudonymes jamais repérés jusque-là), les traductions et les scénarios originaux et les adaptations pour le cinéma muet, essentiellement des westerns, genre beaucoup cultivé par l'auteur à partir des années vingt.

Quant au dernier tiers de **His Second Self**, il offre une sélection de nouvelles méconnues, dont certaines fantastiques, du début de la carrière de Victor Rousseau. J'ai d'ailleurs eu le plaisir, grâce à Morgan A. Wallace, de pouvoir faire paraître l'une d'elle, « La Femme de Jackson », en janvier dernier dans le numéro 1 de la revue fantastique **Wendigo** que je dirige aux éditions de L'Œil du Sphinx à Paris (www.oelidusphinx.com). Deux autres traductions de Rousseau sont déjà programmées...

His Second Self fait partie des fascinants travaux de bénédictins sur l'univers des *pulps* et de la littérature populaire anglo-saxonne d'avant-guerre. C'est également un ouvrage qui sort des sentiers battus car proposant des éléments biographiques et bibliographiques inconnus jusque-là et concernant un auteur important mais oublié de cette génération ayant façonné la SF et le fantastique juste avant l'arrivée des *pulps* spécialisés qui donnèrent alors une identité éditoriale visible et stable à ces genres.

Enfin, du point de vue rapport qualité prix, le livre de Morgan A. Wallace est une véritable aubaine puisque pour 304 pages grand format (21/27 cm!) avec texte sur deux colonnes, il est proposé au prix imbattable de 14,95 US\$...

Au Canada, le seul moyen de se procurer **His Second Self** est de passer par Amazon.ca et, en France, par Amazon.fr...

Richard D. NOLANE

Frank M. Robinson

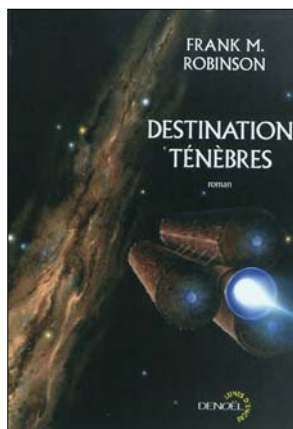
Destination ténèbres

Paris, Denoël (Lunes d'encre), 2011, 484 p.

Frank M. Robinson est un vieux routier de la SF. Il a débuté en 1950 et, parfois avec succès, a élargi sa palette à d'autres domaines, mais sans vraiment abandonner celui-ci. Collectionneur célèbre et auteur d'un livre sur le genre, il a donné avec **Destination Ténèbres** son dernier roman significatif. C'est une histoire d'arche stellaire, un thème qu'il connaît bien : il rend hommage dans sa postface à quelques-uns de ses prédécesseurs. Elle date de 1991. Il était temps de la traduire.

Moineau est le présent nom d'un astronaute. Au retour d'une expédition sur une planète où il a subi un grave accident, il s'est retrouvé amnésique. Un procédé qui permet au lecteur de découvrir par ses yeux, progressivement et sans trop de lourdeurs, le milieu dans lequel il va évoluer : l'Astron, un astronave qui vogue depuis deux millénaires en quête de vie et d'intelligence extra-terrestres, envoyé par la Terre à bout de ressources. Et, bien entendu, la situation a dégénéré à son bord.

C'est un peu le vaisseau des âmes perdues. Telle est la tonalité de ce roman long et touffu, pathétique mais pas désespéré. L'arche stellaire est délabrée : deux de ses trois



compartiments sont désaffectés et condamnés. Nulle planète vivante n'est apparue. Le Capitaine espère en trouver dans une région de plus dense population stellaire. Mais il faut traverser la Nuit, une zone à peu près déserte, d'où guère d'occasions de réapprovisionnement. Or l'Astron est à bout de ressources.

Moineau, baptisé comme tous ceux de sa génération d'adoption d'un nom d'oiseau, tente de s'intégrer aux deux cents membres d'équipage, au milieu des décors holographiques passéistes qui visent à l'égayer. À chaque naissance un décès. Nul ne connaît l'identité de son père et la maternité est un privilège. Seul le Capitaine est immortel, pour assurer la continuité de la mission. Il a droit de vie et de mort et ne s'en prive pas. Car une mutinerie a déjà éclaté et une nouvelle menace.

Moineau comprend vite qu'une foule de non-dits l'entoure. Chacun le sait, avant son amnésie, il portait un autre nom et fut l'âme d'un embryon de révolte. En explorant un des compartiments désaffectés, il

découvre que la Terre n'envoie plus de messages depuis des siècles et qu'une foule d'autres informations gênantes a disparu des ordinateurs. Il apprend enfin que lui aussi est immortel et que le Capitaine efface régulièrement sa mémoire. Mais cette fois, l'un doit tuer l'autre.

Moineau mène donc la révolte de la faction qui refuse l'extinction dans la Nuit. Il conduira l'arche stellaire jusqu'à la Terre pour rendre compte de son échec. Mais est-ce sûr ? Oui et non. La surprise des toutes dernières lignes (discutable mais bienvenue, le lecteur verra) consacre à la fois la futilité et le bien-fondé de la mission. Même si la civilisation y a disparu – et sans

doute l'homme –, le cercle est bouclé. Et c'est la victoire, chèrement gagnée, voire la rédemption de l'humanité.

Comme tant d'histoires d'arches stellaires, ce roman raconte l'accomplissement, si tardif soit-il, d'une destinée collective et/ou personnelle. Trop familier des poncifs du thème, l'auteur en évite la plupart. Plutôt qu'un cycle, il imagine un immense et dérisoire détour : l'équipage est rattrapé par sa mission et en trouve une nouvelle. Ainsi le long voyage est-il doublement validé, avec tous ses sacrifices. Et, malgré ses longueurs, **Destination Ténèbres** développe une émouvante odyssée humaine.

Jean-Pierre LAIGLE



LIBRAIRIE
PANTOUTE

Deux librairies
pour un choix
exceptionnel
en **science-fiction**

Saint-Roch
286, rue Saint-Joseph Est
Québec QC G1K 3A9
Tél.: (418) 692-1175

Vieux-Québec
1100, rue Saint-Jean
Québec QC G1R 1S5
Tél.: (418) 694-9748

www.librairiepantoute.com

Un site indépendant pour vos achats sécurisés en science-fiction



par Pascale RAUD et Norbert SPEHNER

En raison de sa périodicité trimestrielle, de sa formule et de son nombre restreint de collaborateurs, la revue **Solaris** ne peut couvrir l'ensemble de la production de romans SF, fantastique et fantasy. Cette rubrique propose donc de présenter un pourcentage non négligeable des livres disponibles en librairie au moment de la parution du numéro. Il ne s'agit pas ici de recensions critiques, mais strictement d'informations basées sur les communiqués de presse, les 4^{es} de couverture, les articles consultés, etc. C'est pourquoi l'indication du genre (FA : fantastique ; FY : fantasy ; SF : science-fiction ; HY : plusieurs genres) doit être considérée pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une simple indication préliminaire ! Enfin, il est utile de préciser que ne sont pas présentés ici les livres dont nous traitons dans nos articles et rubriques critiques. La mention (R) indique une réédition.

Daniel ABRAHAM

(FY) **Les Cités de lumière T.3: La Saison de la guerre**
Paris, Fleuve Noir, 2011, 442 p.

Otah Machi essaie de convaincre les autres cités du Khalem que la seule solution face aux hordes de Galt est de former une armée unique dirigée par un seul et même souverain.

Lara ADRIAN

(FA) **Minuit T.1: Le Baiser de minuit**

(FA) **Minuit T.2: Minuit écarlate**

(FA) **Minuit T.3: L'Alliance de minuit**

Paris, Milady (Bit-lit poche), 2011, 512, 480 et 480 p.

Un peuple de vampires qui se battent pour protéger l'humanité des Renégats. Des jeunes femmes confrontées malgré elles à un monde sombre et souterrain. Danger, séduction et tutti quanti.

Karl ALEXANDER

(SF) **C'était demain**

Paris, Mnémos (Dédales), 2011, 250 p.

Lorsque Jack l'Éventreur s'enfuit en 1979 grâce à la machine à voyager dans le temps construite par H. G. Wells, ce dernier n'a d'autre choix que de partir à sa poursuite dans le futur.



Poul ANDERSON

(R) (SF) **La Patrouille du temps T.3 : La Rançon du temps**
Paris, Le Livre de Poche (Science-fiction), 2011, 219 p.

L. A. BANKS

(FA) **Les Arcanes de la Lune rouge T.1 : Mauvais Sang**
Paris, City, 2011, 352 p.

Une jeune femme soldat d'élite a pour mission d'empêcher le trafic de sang de loup-garou contaminé. Quand son équipe de commandos disparaît, elle tente de les retrouver.

Greg BEAR

(SF) **La Cité à la fin des temps**

Paris, Bragelonne (Science-fiction), 2011, 480 p.

Ginny, Jack et Daniel sont des Changeurs de destin, « nés avec le don de sauter entre les lignes-mondes, afin d'habiter d'autres versions d'eux-mêmes ». Tous trois sont enrôlés dans une mission destinée à sauver l'avenir et l'humanité.

Algernon BLACKWOOD

(FA) **L'Homme que les arbres aimaient**

Talence, L'Arbre Vengeur, 2011, 378 p.

Recueil de cinq nouvelles fantastiques, par un auteur qui fut contemporain de Lovecraft (qui le considérait comme son égal), hélas mal connu du public francophone. Comprend « L'Homme que les arbres aimaient », « Les Saules », « La Folie de Jones », « Le Piège du destin » et « Passage pour un autre monde ».

Igor et Grishka BOGDANOFF

(R) (SF) **La Mémoire double**

Paris, R. Laffont (Ailleurs & Demain), 2011, 409 p.

Rédition du premier roman des célèbres frères Bogdanoff, qui ont longtemps animé des émissions à la télévision en France consacrées à la science-fiction.

Jim BUTCHER

(FY) **Codex Aléra T.3 : La Furie du curseur**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 480 p.

Le jeune Tavi infiltre une légion afin de réunir des informations sur le traître Kalarus, qui a déclaré la guerre au royaume d'Aléra et s'est allié à un ennemi féroce.

Kristin CASHORE

(R) (FY) **Graceling**

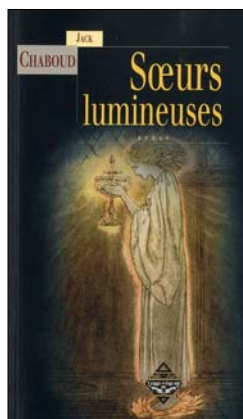
Paris, Le Livre de Poche (Fantasy), 2011, 414 p.

Jack CHABOUD

(FA) **Sœurs lumineuses**

Rennes, Terre de brumes (Terres lumineuses), 2011, 260 p.

Depuis des siècles, des hommes de bien se sont toujours organisés en secret pour résister aux forces occultes et protéger l'humanité. De nos jours, Clément, tailleur de pierre français, se voit confier une telle responsabilité, mais sans se douter de ce que cela implique vraiment.



Mark CHADBourn

(FY) **L'Âge du chaos T.3: Pour l'éternité**

Paris, Orbit, 2011, 450 p.

Les Frères et Sœurs des Dragons ont été séparés et vaincus, permettant ainsi à Balor, le dieu celte, de faire régner la nuit éternelle. Leur seul espoir pour empêcher le chaos, c'est de parvenir à se réunir de nouveau.

Mark CHADBourn

(R) (FY) **L'Âge du chaos T.1: La Nuit sans fin**

Paris, Le Livre de Poche (Fantastique), 2011, 413 p.

COLLECTIF, anthologie présentée par François DUCOS

(FA) **Le Fantôme de Wild Harbor et autres histoires fantastiques**

Rennes, Terre de brume (Terres fantastiques), 2011, 259 p.

Troisième anthologie (période 1899 à 1931) consacrée aux détectives des Ténèbres. Au sommaire, douze récits, dont dix traduits de l'anglais et publiés pour la première fois en français.

COLLECTIF

(R) (FA) **McSweeney's: anthologie d'histoires effroyables**

Paris, Folio SF, 2011, 374 p.

COLLECTIF, présenté par P. N. ELROD

(FA) **Philtres et potions: anthologie bit-lit**

Paris, Milady (Bit-lit poche), 2011, 480 p.

Vous aimez la bit-lit et vous en voulez toujours plus? Cet ouvrage est pour vous: un recueil de neuf aventures écrites par Briggs, Harris, Butcher et quelques autres...

COLLECTIF, dirigé par Stéphanie Nicot

(FY) **Victimes et bourreaux**

Paris, Mnémos (L'Aventure imaginaire), 2011, 237 p.

Recueil de nouvelles de fantasy réalisé en partenariat avec les Imaginales, où l'on trouvera des récits de Pierre Bordage, Xavier Mauméjean, Justine Niogret et bien d'autres.

Glen COOK

(R) (FY) **Les Annales de la Compagnie noire T.12: Soldats de pierre, première partie**

Paris, J'ai Lu (Fantasy), 2011, 412 p.

Justin CRONIN

(SF) **Le Passage**

Paris, Robert Laffont, 2011, 966 p.

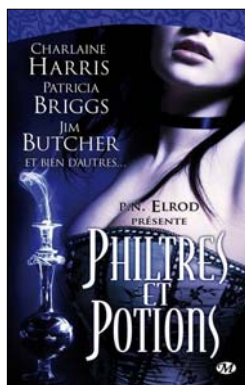
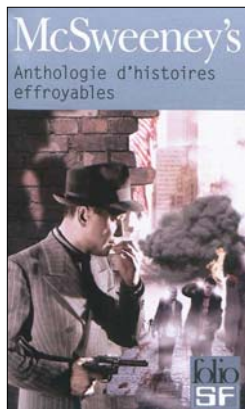
Amy paraît avoir quatorze ans. Mais elle en a plus de cent. Un jour, elle se présente à la porte d'une communauté qui a survécu à l'apocalypse causée par l'invasion de mutants. Premier tome d'une trilogie.

Thomas DAY

(R) (SF) **Daemone**

Saint-Mammès, Le Béalial', 2011, 214 p.

David Rosenberg, dit le Daemone Eraser, est un gladiateur féroce et sans pitié. Pour faire revenir sa femme d'entre les



morts, il accepte un marché : il tuera cinq fois pour le compte d'un Guerrier du temps.

Christophe DEBIEN

(R) (FY) **Le Cycle de Lahm T.3 : Les Légions d'Infër**
Paris, J'ai Lu (Fantasy), 2011.

Jean-Philippe DEPOTTE

(R) (FA) **Les Démons de Paris**
Paris, Folio SF, 2011, 580 p.

Jean-Claude DUNYACH

(SF) **Les Harmoniques célestes**

Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2011, 144 p.

Recueil de six nouvelles de SF qui portent sur « nos peurs, nos fantasmes, nos ambitions, nos limites, nos vilénies petites et grandes, bref il parle de nous, hommes, femmes, enfants, tels que nous nous voyons quand nous prenons le temps de nous regarder ou quand la vie ne nous laisse plus le choix, et il nous dit sans fard qu'il est notre semblable ».

David Anthony DURHAM

(R) (FY) **Acacia T.2 : Terres étrangères**
Paris, Pocket (Fantasy), 2011, 795 p.

Anne FAKHOURI

(FA) **Narcogénèse**

Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2011, 312 p.

Simon, flic dépressif, et Louise, employée dans un service de réanimation, enquêtent tous deux sur la réapparition soudaine d'un enfant de la DASS (mystérieusement disparu) dans le parc de la propriété familiale de Louise. Celle-ci a le don de voyager dans le « monde des rêves » de ses patients plongés dans le coma.

Jean-Louis FETJAINE

(R) (FY) **Les Chroniques des elfes T.3 : Le Sang des elfes**
Paris, Pocket (Fantasy), 2011, 277 p.

Raymond E. FEIST

(R) (FY) **La Guerre de la faille, Magicien T.1 : L'Apprenti**
(R) (FY) **La Guerre de la faille, Magicien T.2 : Le Mage**
Paris, Milady (Poche fantasy), 2011, 608 et 608 p.

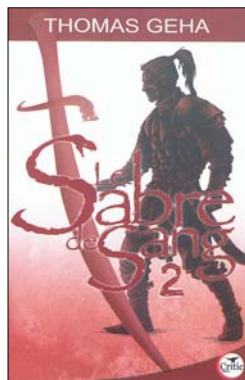
Stephen FRY

(R) (SF) **Le Faiseur d'histoire**
Paris, Folio SF, 2011, 645 p.

Thomas GEHA

(FY) **Le Sabre de sang T.2 : Histoire de Kardelj Abaskar**
Rennes, Critic (Fantasy), 2011, 322 p.

Autrefois réduit en esclavage par les Qivhiens, Tiric Sherna est devenu le souverain d'un empire craint de tous. Dans l'ombre, un Shao qu'il a laissé pour moi attend patiemment le bon moment pour se venger de lui.



David GEMMELL

(FY) **Le Fantôme du roi**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 336 p.

L'Épée de pouvoir a disparu et le roi a été assassiné. La Reine Sorcière se prépare à envahir l'île de Bretagne, aidée du seigneur des morts-vivants. Seuls Thuro, un jeune adolescent, et le guerrier de la montagne, Culain, pourront peut-être la vaincre.

Dmitri GLUKHOVSKY

(SF) **Méto 2034**

Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2011, 413 p.

Alors que la majorité des survivants vivent dans la station de métro Sevastopolskaya, trois de ces survivants devront en sortir pour déterminer ce qui est arrivé à la dernière caravane de munitions. Suite de **Méto 2033**.

Terry GOODKIND

(R) (FY) **L'Épée de vérité T.1 : La Première leçon du sorcier**

(R) (FY) **L'Épée de vérité T.2 : La Pierre des larmes**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 544 et 768 p.

Terry GOODKIND

(FY) **L'Épée de vérité T.11 : L'Ombre d'une inquisitrice**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 648 p.

Onzième et dernier tome de la série, alors que les hommes et les femmes libres s'effacent peu à peu dans les ténèbres. Richard sera-t-il capable de découvrir la onzième leçon, celle qui changera le monde à jamais ?

Elie HANSON

(FA) **Le Carnet maudit**

Longueuil, Goélette, 2011, 288 p.

Un artiste peintre québécois enquête sur les écrits de son grand-oncle, interné depuis son retour de la Première Guerre mondiale et répétant sans cesse les mêmes élucubrations.

Deborah HARKNESS

(FA) **Le Livre perdu des sortilèges : au commencement étaient la peur et le désir**

Paris, Orbit, 2011, 516 p.

Diana est une sorcière qui a renoncé à cet héritage pour mener une vie simple et faire ses recherches universitaires. Mais alors qu'elle emprunte un manuscrit alchimique, elle réveille sans le vouloir un ancien et terrible secret.

Charlaine HARRIS

(FA) **Interlude mortel**

Montréal, Flammarion Québec, 2011.

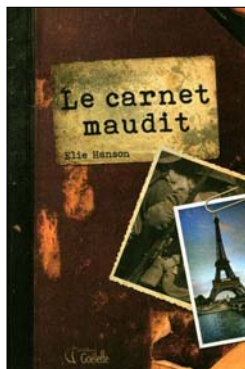
Pour les amateurs de la série *Sookie Stackhouse*, voici un recueil de nouvelles tournant autour de votre héroïne, mettant en lumière certains aspects inconnus de sa vie.

Charlaine HARRIS

(FA) **Les Mystères de Harper Connelly T.1 : Murmures d'outre-tombe**

(FA) **Les Mystères de Harper Connelly T.2 : Pièges d'outre-tombe**

Montréal, Flammarion Québec, 2011, 290 et 290 p.



Après la très populaire série *Sookie Stackhouse* (*True Blood*), l'auteure revient avec une héroïne qui a elle aussi des dons surnaturels : Harper est une jeune femme qui peut détecter les morts et ce qui les a tués. Pour gagner sa vie, elle se fait engager pour retrouver les corps de personnes disparues.

Robert E. HEINLEIN

(R) (SF) **Le Vagabond de l'espace**

Paris, Le Livre de Poche (Science-fiction), 2011, 352 p.

Markus HEITZ

(FY) **Le Destin des nains T.1 : Le Gouffre noir**

(FY) **Le Destin des nains T.2 : Le Mage maudit**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 336 et 336 p.

Cette série est la suite de *Les Nains*, *La Guerre des Nains* et *La Revanche des Nains*. Une adaptation cinématographique des *Nains* (véritable phénomène littéraire en Allemagne) est annoncée.

Brian HERBERT

(R) (SF) **Après Dune T.1 : Les Chasseurs de Dune**

Paris, Pocket (Science-fiction), 2011, 667 P.

James HERBERT

(R) (FA) **Le Secret de Crickley Hall**

Paris, Milady (Poche terreur), 2011, 762 p.

Robin HOBBS

(FY) **Les Cités des Anciens T.3 : La Fureur du fleuve**

Paris, Pygmalion (Fantasy), 2011, 357 p.

Dans ce troisième volume, Graffe, Thymara, Sédric, Leftrin et Alise sont à la recherche de la mythique cité de Kelsingra et suivent pour ce faire la migration des dragons.

Robin HOBBS

(R) (FY) **Le Soldat chamane T.8 : Racines**

Paris, J'ai Lu (Fantasy), 2011, 285 p.

Wolfgang HOHLBEIN

(FY) **La Chronique des immortels T.8 : Les Maudits**

Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2011, 476 p.

Suite des aventures d'Andrej et Abou Doun : ils se retrouvent dans le désert d'Égypte, où ils rencontrent Méroé, une jeune Nubienne aux étranges pouvoirs.

Robert HOLDSTOCK

(R) (FY) **Codex Merlin, l'intégrale**

Paris, Le Pré aux clercs (Fantasy), 2011, 1052 p.

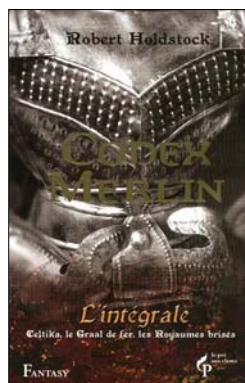
Comprend *Celtika*, *Le Graal de fer* et *Les Royaumes brisés*.

Tobe HOOPER et A. M. GOLDSHER

(FA) **Midnight movie**

Neuilly-sur-Seine, M. Lafon, 2011, 254 p.

Tobe Hooper (à la fois auteur et personnage), célèbre réalisateur de films gore, a tant besoin de fric qu'il accepte d'aller dans un festival de films d'horreur pour assister à la projection



d'un film qu'il avait tourné alors qu'il avait quinze ans, et qui n'avait jamais été présenté au public. Très rapidement, les spectateurs sont victimes de phénomènes étranges.

Nora K. JEMISIN

(FY) **La Trilogie de l'héritage T.2: Les Royaumes déchus**
Paris, Orbit, 2011, 323 p.

Dans la cité d'Ombre, quelqu'un assassine sauvagement les dieux et abandonne leurs corps à travers la ville. L'inconnu que Oree Soth a recueilli est-il mêlé à cela ?

Paul KEARNEY

(R) (FY) **10000: au cœur de l'empire**
Paris, Le Livre de Poche (Fantasy), 2011.

Gregory J. KEYES

(R) (FY) **Les Élus du Changelin T.1: Les Enfants du fleuve**
(R) (FY) **Les Élus du Changelin T.2: Le Dieu noir**
Paris, Pocket (Fantasy), 2011, 572 et 729 p.

Stephen KING

(R) (FA) **Duma Key**
Paris, Le Livre de Poche (Fantastique), 2011, 853 p.

Mercedes LACKEY

(R) (FY) **Les Hérauts de Valdemar, La Trilogie des tempêtes**
T.1: L'Annonce des tempêtes
(R) (FY) **Les Hérauts de Valdemar, La Trilogie des tempêtes**
T.2: L'Arrivée des tempêtes
(R) (FY) **Les Hérauts de Valdemar, La Trilogie des tempêtes**
T.3: Au cœur des tempêtes
Paris, Milady (Poche fantasy), 2011, 560, 336 et 624 p.

Ira LEVIN

(R) (FA) **Rosemary's baby**
Paris, Robert Laffont (Pavillons poche), 2011, 356 p.

Matthew Gregory LEWIS

(R) (FA) **Le Moine**
Paris, Flammarion (Littérature étrangère), 2011, 512 p.

Kelly LINK

(R) (FA) **La Jeune Détective et autres histoires étranges**
Paris, Folio SF, 2011, 463 p.

Gregory MAGUIRE

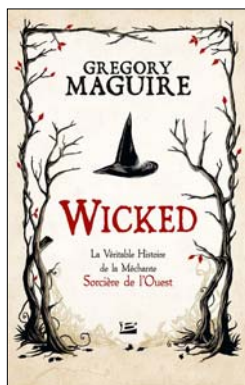
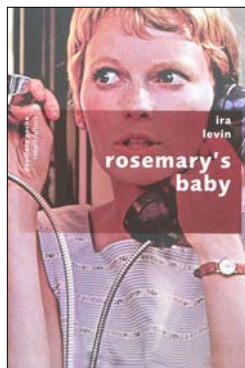
(FY) **Wicked, la véritable histoire de la méchante sorcière de l'Ouest**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 480 p.

Peut-être la sorcière du monde de Oz n'est-elle pas aussi méchante qu'on le dit... Dans le fond, qui est-elle vraiment ? Voici son histoire.

Seanen McGUIRE

(FA) **October daye T.1: La Malédiction de la rose**
Paris, Pygmalion (Darklight), 2011, 340 p.



« Ne vous y trompez pas, le monde des faës n'a jamais disparu. Ils se cachent mais ils sont là, dans un univers parallèle au vôtre. Comment je le sais ? C'est simple, du sang faë coule dans mes veines. Pourtant, j'ai tenté de le fuir ici, à San Francisco, parmi vous... sans succès. »

Fiona McINTOSH

(R) (FY) **La Trilogie de Valisar T.2 : Le Tyran**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 480 p.

Karen MILLER

(FY) **Les Seigneurs de guerre T.3 : Le Marteau de Dieu**

Paris, Fleuve Noir (Rendez-vous ailleurs), 2011, 674 p.

La jeune reine Rhian sait que Fulie, l'impératrice de Mijak, est sur le point de dévaster l'Éthrie. Personne ne croit Rhian, sauf l'empereur Han qui l'aide au mieux de ses pouvoirs à retenir l'armée de Fulie.

Vincent MONDIOT et Raphaël LAFARGE

(FY) **Teliam Vore**

Paris, Pygmalion (Fantasy), 2011, 533 p.

La ville de Miricène est attaquée par une quantité phénoménale de mystérieux ectoplasmes, surnommés les Blasphèmes par la population : à la tête de cette armée monstrueuse se trouve Teliam Vore, héros légendaire de la guerre de Loffrieu.

Christophe MOORE

(R) (FA) **Les Dents de l'amour**

Paris, Le Livre de Poche (Fantastique), 2011, 442 p.

Richard K. MORGAN

(R) (SF) **Black Man**

Paris, Milady (Poche science-fiction), 2011, 768 p.

Justine NIOGRET

(FY) **Mordre le bouclier**

Paris, Mnémos (Dédales), 2011, 224 p.

Le roman commence six mois après les événements de **Chien du heaume** : la guerrière a perdu cinq de ses doigts, gelés. Bréhyr, la femme à la griffe de fer, lui fait forger un artefact identique au sien.

Larry NIVEN

(R) (SF) **L'Anneau-Monde, suivi de Les Ingénieurs de l'Anneau-Monde**

Paris, J'ai Lu (Science-fiction), 2011, 796 p.

Jérôme NOIREZ

(R) (FY) **Le Shôgun de l'ombre**

Paris, J'ai Lu (Fantasy), 2011, 251 p.

Naomi NOVIK

(R) (FY) **Téméraire T.4 : L'Empire d'ivoire**

Paris, Pocket (Fantasy), 2011, 502 p.



David OHLE

(SF) **Motorman**

Paris, Cambourakis, 2011, 160 p.

Ce roman a été publié pour la première fois en 1972 et fait partie des livres cultes qui ont marqué plusieurs générations d'écrivains américains. Après avoir tué par accident un couple d'engelés (une forme très molle d'androïdes), Moldenke fuit le pouvoir omniscience et part à la recherche du docteur qui lui a greffé un jour les quatre cœurs de porcs qui battent dans sa poitrine.

Aleksei PEKHOV

(FY) **Les Chroniques de Siala T.1 : Le Rôdeur d'ombre**

Paris, Pygmalion (Fantasy), 2011, 463 p.

Les Terres désolées sont le théâtre du rassemblement de milliers de géants, d'ogres et d'autres créatures maléfiques, qui marcheront telle une seule armée vers la cité d'Avendroom. Harold l'Ombre doit trouver une façon de les arrêter.

Pierre PEVEL

(R) (FY) **La Trilogie Wielstadt, l'intégrale**

Paris, Pocket (Fantasy), 2011, 749 p.

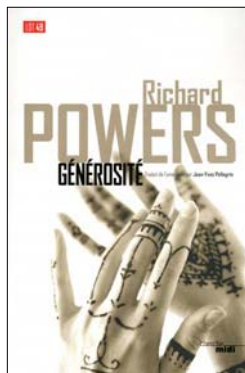
Comprend **Les Ombres de Wielstadt**, **Les Masques de Wielstadt** et **Le Chevalier de Wielstadt**.

Richard POWERS

(SF) **Générosité**

Paris, Le Cherche midi (Lot 49), 2011, 471 p.

Un généticien s'intéresse au cas d'une jeune femme dont la propension au bien-être et à la joie l'incite à penser qu'il pourrait isoler le gène du bonheur et faire ainsi sa renommée dans le milieu scientifique. Rapidement, la jeune femme se retrouve au milieu d'énormes enjeux politiques et économiques.



Tim POWERS

(R) (FY) **Sur des mers plus ignorées**

Paris, Bragelonne (Fantasy), 2011, 360 p.

Réédition du récit mettant en scène le pirate Jack, affrontant des dangers tels que la magie vaudoue, des zombies, des puissances maléfiques, mais aussi Barbe-Noire. Les studios Disney se sont largement inspirés de ce roman pour sa série *Pirates des Caraïbes*.



Terry PRATCHETT

(FY) **Je m'habillerai de nuit : un roman du disque-monde**

Nantes, L'Atalante (La dentelle du cygne), 2011, 441 p.

Tiphaine Patraque mène une vie morne, bien loin de ce qu'elle pensait être celle d'une sorcière de seize ans. Non seulement elle doit s'occuper du vieux baron, mais en plus une pelote inextricable de malveillance et de frustration s'est réveillée...

Christopher PRIEST

(R) (SF) **L'Archipel du rêve**

Paris, Folio SF, 2011, 413 p.

Anne ROBILLARD
(SF) **A.N.G.E. T.9 : Cenotaphium**
Longueuil, Wellan, 2011.

Neuvième tome de la série mettant en scène les agents de l'Agence Nationale de Gestion de l'Étrange, qui protègent l'humanité des serviteurs du Mal.

Maude ROYER
(FY) **Les Premiers Magiciens T.3 : Les Joyaux d'Éliambre**
Montréal, Hurtubise, 2011, 416 p.

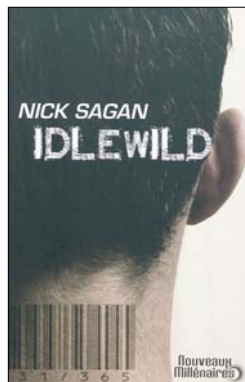
Troisième tome d'une série qui en comptera cinq. Zédric est un enfant mi-elfe mi-sirène. Il est le dernier elfe de Baltica et doit être conduit dans la grotte magique de Gondwana pour sauver son peuple.

Sean RUSSELL
(R) (FY) **La Guerre des cygnes T.1**
(R) (FY) **La Guerre des cygnes T.2**
Paris, Mnemos (Icares), 2011, 538 et 783 p.

Richard RUSSO
(R) (SF) **Le Cimetière des saints**
Paris, Pocket (Science-fiction), 2011, 370 p.

Nick SAGAN
(SF) **Idlewild**
Paris, J'ai Lu (Nouveaux Millénaires), 2011, 285 p.

Un homme reprend conscience au milieu d'un champ de citrouilles : il a tout oublié de son identité et de son passé, à part quelques petites choses comme : « On a essayé de le tuer. Lazare est mort. Il a tué Lazare ». Mais qui est Lazare ? Surnommé Halloween, il commence un véritable voyage pour se retrouver lui-même.



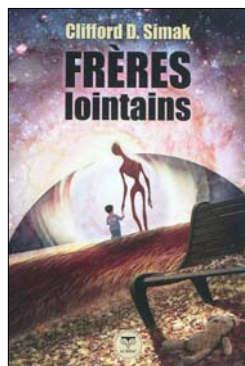
Lilith SAINTCROW
(FA) **Par-delà les cendres**
Paris, Orbit, 2011, 350 p.

Une aventure de Danny Valentine, nécromante sexy : elle enquête sur une hécatombe au sein des psions, ce qui la ramène vers une institution qui l'a recueillie lorsqu'elle était enfant et qui lui a laissé bien des mauvais souvenirs.

Brandon SANDERSON
(R) (FY) **Elantris**
Paris, Le Livre de Poche, 2011, 797 p.
Comprend **Chute** et **Rédemption**.

Clifford D. SIMAK
(SF) **Frères lointains**
Saint-Mammès, Le Béal, 2011, 352 p.

Recueil de huit nouvelles (dont quatre inédites), se déroulant pour l'essentiel sur des planètes étrangères ou sur une Terre du futur : « Le Frère », « La Planète des reflets », « Mondes sans fin », « Tête de pont », « L'Ogre », « À l'écoute », « Nouveau Départ » et « Dernier Acte ».



Émile SOULIER

(FA) **Incertaine**

Paris, Léo Scheer, 2011, 230 p.

Sous une couverture totalement insipide se cache une histoire fantaisiste : Barbara, ne sait pas encore qu'elle est enceinte. Ce qu'elle ignore plus que tout, c'est qu'elle est enceinte d'un chat...

Kristoff VALLA

(FY) **Cœur de Jade, lame du dragon T.3: L'Éclipse des neuf lunes**

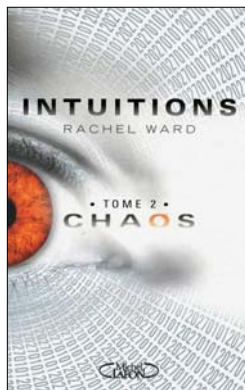
Paris, Nouvel angle, 2011, 372 p.

Troisième tome de la trilogie, adaptée du jeu de rôle **Qin**.

Vernor VINGE

(R) (SF) **Rainbows End**

Paris, Le Livre de Poche (Science-fiction), 2011, 636 p.



Rachel WARD

(FA) **Intuitions T.2: Chaos**

Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2011, 395 p.

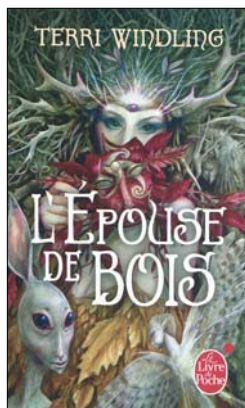
Jem avait le don de savoir à quelle date les gens mourraient, grâce aux chiffres qui flottent au-dessus de la tête de chaque personne (et qu'elle seule pouvait voir). Son fils, Adam, a le même don. Nous sommes en 2026 et Adam s'aperçoit que toutes les personnes qu'il croise désormais portent la même date : le 1^{er} janvier 2027.

David WEBER

(SF) **Sanctuaire T.2: L'Alliance des Hérétiques**

Paris, Bragelonne (Science-fiction), 2011, 672 p.

Le royaume de Charis tente de briser l'Église de Dieu du Jour Espéré, qui s'est érigée elle-même comme religion unique et dont la violence a anéanti des nations entières. Pour les aider, les Charisiens ont un atout : Merlin, l'avatar cybernétique de Nimue Alban, que les partisans de la liberté ont dotée d'un corps artificiel.



Brent WEEKS

(R) (FY) **L'Ange de la nuit T.1: La Voie des ombres**

Paris, Milady (Poche fantasy), 2011, 640 p.

Bernard WERBER

(R) (SF) **Le Miroir de Cassandre**

Paris, Le Livre de Poche, 2011, 790 p.

Terri WINDING

(R) (FY) **L'Épouse de bois**

Paris, Le Livre de Poche (Fantasy), 2011, 413 p.

Une écrivaine emménage au cœur du désert de l'Arizona, dans la maison que lui a léguée un poète avec lequel elle correspondait. Mais la demeure est étrange, et l'étrange magie pénétrante qui habite la colline pourrait bien lui faire perdre la raison.

ÉCRITS SUR L'IMAGINAIRE...

Cette rubrique très sélective propose un bref choix d'études récentes en français sur le fantastique, la SF et la fantasy. Pour une liste complète internationale nous vous suggérons de vous abonner (gratuitement) au bulletin Marginalia (nspehner@sympatico.ca) ou de consulter les numéros sur les sites suivants : <http://fr.camaleo.com>, ou <http://marginalia-bulletin.blogspot.com>

Gilles ADRIEN

La Cité des enfants perdus

La Madeleine, LettMotif (Sénars, 3), 2010, 164 p.

Norbert-Bertrand BARBE

Le Fantastique comme vision de Dieu dans l'œuvre de Jean Ray

Mouzeuil-Saint-Martin, Bès (Les indispensables, 20), 2010, 73 p.

Patrick DUCHER, et al.

Le Prisonnier : une énigme télévisuelle

Draguignan, Yris (Télévision en série), 2011, 270 p.

Nathalie DUFAYET

Le Temps recommencé : Fictions du mythe et écritures fantastiques

Sarrebrück, Éditions Universitaires Européennes, 2011, 384 p.
[dans les œuvres de Gautier, Kafka, Ray, Lovecraft, Tolkien et Borges]

Éric DUFOUR

Le Cinéma de science-fiction

Paris, Armand Colin, 2011, 272 p.

Emmanuel DUFOUR-KOWALSKI

Anthologie de la littérature occultiste – XIX^e-XX^e siècles français

Paris & Lausanne, L'Âge d'homme (Delphica), 2011, 700 p.

Aurélia GAILLARD & Jean-René VALETTE (dir.)

La Beauté du merveilleux

Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux (Mirabilia), 2011, 367 p.

Delphine GASTON

Le Guide de Twilight de A à Z

Paris, City (Poche), 2011, 382 p.

Martial GUÉDRON

Monstres, merveilles et créatures fantastiques

Paris, Hazan (Guide des arts), 2011, 335 p.

Françoise GEVREY & Jean-Louis HAQUETTE (dir.)

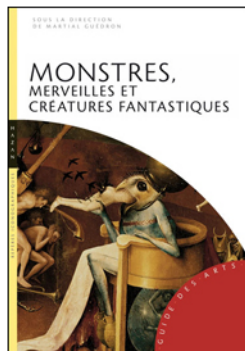
Visages de Jacques Cazotte

Reims, ÉPURE (Éditions et Presses Universitaires de Reims), 2010, 363 p.

Claude HERTZFELD

Thomas Mann et le mythe de Faust

Paris, L'Harmattan, 2011, 144 p.



William IRWIN & Gregory BASSHAM (dir.)
Harry Potter, mythologie et univers secret
 Champs-sur-Marne, Original Books, 2010, 270 p.

Sylvie LÉCUYER
La Généalogie fantastique de Gérard de Nerval
 Namur, Presses universitaires de Namur, 2011, 126 p.

Frédéric T. MABUYA
Les Mondes virtuels dans la science-fiction
 Paris, Publibook, 2010, 127 p.

Pierre MACHEREY
De l'utopie !
 Le Havre, De l'Indicence, 2011, 564 p.

Christopher NOLAN
Inception : le script
 Paris, Verlhac, 2010, 239 p.

Pedro Paolo PONS
Tout savoir sur les vampires
 Paris, De Vecchi (Ésotérisme), 2011, 191 p.

Marie-Soledad RODRIGUEZ,
Le Fantastique dans le cinéma espagnol contemporain
 Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2011, 184 p.

Nadine ROMBERT TRIGO
Utopie et Dystopie
 Sarrebrück, Éditions universitaires européennes, 2011, 300 p.

Daniela SOLOVIOVA-HORVILLE
Les Vampires : du folklore slave à la littérature occidentale
 Paris, L'Harmattan, 2011, 368 p.

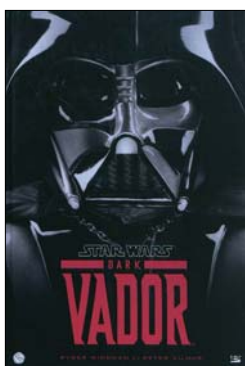
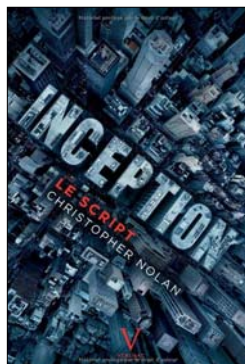
Pacôme THIELLEMENT
Les Mêmes Yeux que Lost
 Paris, L. Scheer (Variations), 2011, 116 p.

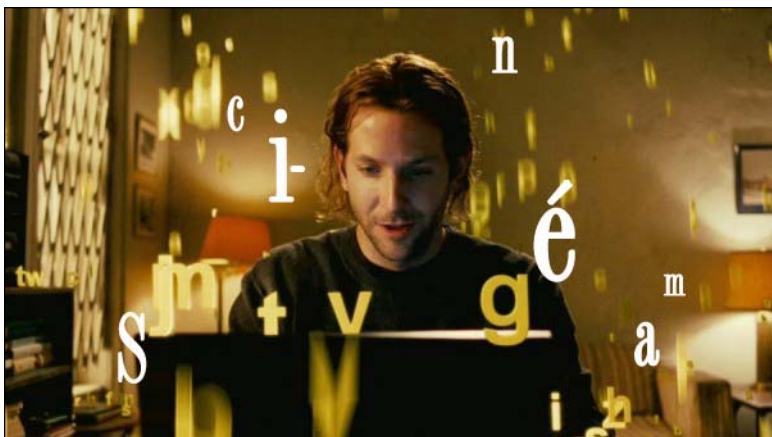
Viera TIMTCHEVA
Magie et magicien dans l'imaginaire méditerranéen et slave
 Paris, L'Harmattan, 2011, 410 p.

Jean UNGARO
Le Corps de cinéma : le super-héros américain
 Paris, L'Harmattan, 2010, 216 p.

Natacha VAS-DEYRES & Lauric GUILLAUD (dir.)
L'Imaginaire du temps dans le fantastique et la science-fiction
 Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux (Eidolon, 91), 2011.

Ryder WINDHAM & Peter VILMUR
Dark Vador : Star Wars
 Paris, Huginn & Muginn/Bragelonne, 2010, 183 p.





par
Christian SAUVÉ

Limitless

Les amateurs de science-fiction, c'est bien connu, aiment se penser plus intelligents que la moyenne. De quoi les rendre susceptibles de s'intéresser à un thriller au sujet d'une pilule promettant un gain d'intelligence instantané...

Le protagoniste de **Limitless [Sans limites]**, incarné par Bradley Cooper, est un écrivain frustré qui, à la suite d'une rencontre fortuite avec une vieille connaissance, finit par avaler un produit encore expérimental. Les effets sont spectaculaires : avant que les effets ne s'estompent 24 heures plus tard, il a le temps de séduire la copine du proprio de son appartement (après l'avoir aidée à compléter un travail de faculté de droit) et écrire des douzaines de pages de la meilleure prose de sa vie. Alors qu'il cherche à obtenir quelques pilules de plus, il retrouve son ami, assassiné. Subtiliser un sac plein de ces pilules miracles n'est que le début de ses problèmes... et de ses succès.

Car le produit fonctionne au-delà de ses espérances. La réalisation fluide de **Limitless** excelle à présenter les effets d'une intelligence supérieure : l'habileté à faire des liens entre des éléments disparates, à laisser la logique prendre le pas sur l'émotion, à avoir un accès mémoriel parfait, et ce à une vitesse stupéfiante. Les couleurs du film deviennent plus vives lorsque le protagoniste fonctionne à plein régime. Bien que le réalisateur Neil Burger ait déclaré avoir voulu faire de **Limitless** une sorte d'avertissement sur les conséquences de

la drogue, tout dans le film le contredit : on est bien loin de **Flowers for Algernon**, car **Limitless** présente une drogue qui fonctionne parfaitement bien à condition d'avoir un peu de discipline. La finale est une des plus optimistes du répertoire Hollywoodien de 2011 et ne manquera pas de faire sourire le spectateur, même longtemps après la fin du film. (On notera qu'à cet égard, l'adaptation se démarque du roman d'origine, **The Dark Fields**, d'Alan Glynn, qui est *nettement* plus sombre.)

Cet optimisme débordant a pour effet un vent de fraîcheur tout à fait séduisant. Même les enfants des années quatre-vingt (nourris au « *just say no* ») pourraient bien reconsidérer leur position vis-à-vis d'une pilule pouvant décupler leur quotient intellectuel. Bradley Cooper, dans le rôle principal, dégage ce mélange idéal de confiance, de charme, d'intelligence et de sophistication nécessaire au rôle. Alors qu'il s'empêtre dans des situations difficiles, le scénario continue à plaire et surprendre en explorant toutes les possibilités qui s'offrent à une personne en mesure d'utiliser pleinement ses capacités de réflexion. De plus, on ne dira jamais assez de bien du rythme soutenu de la réalisation, du montage dynamique et du splendide poli visuel de la cinématographie.

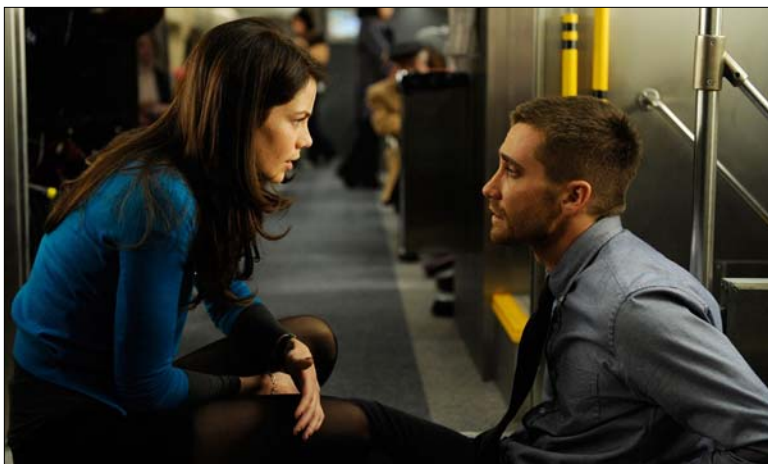
Il n'est par contre pas nécessaire d'avoir un quotient intellectuel démesuré pour noter au moins deux incohérences gênantes (quel type de génie néglige de rembourser son prêteur russe, ou de tenter de se trouver une nouvelle source d'approvisionnement ?), ainsi qu'une manœuvre de sang-froid aux effets très improbables. Mais le rythme frénétique de **Limitless**, ainsi que son charme tout-sourire, ont tôt fait de minimiser ces raccourcis au demeurant nécessaires.

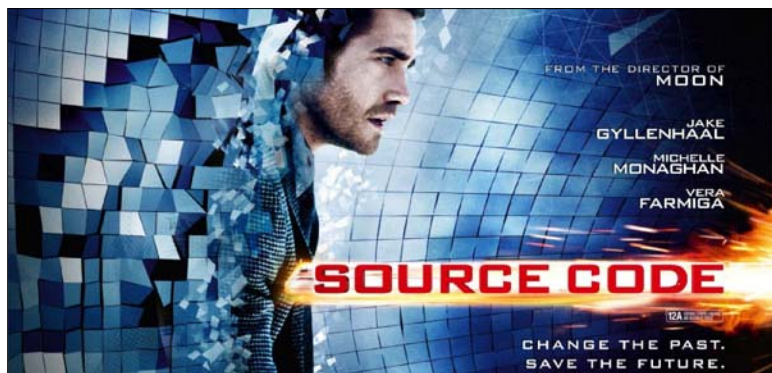


S'il n'est pas déplacé d'accuser **Limitless** d'être un peu moins intelligent que son potentiel, il faut avouer que le film se classe bien au-dessus d'une bonne partie des productions du moment. L'amateur de science-fiction y trouvera une prémisse purement SF (même si le film a été présenté comme un simple thriller sans genre précis), ainsi qu'un développement fidèle à l'attitude technophile habituelle du genre. C'est un acte de foi de la SF classique de croire qu'un peu de réflexion peut régler tous les problèmes, et il est d'autant plus rare de voir un film adopter la même attitude : pourquoi ne pas en profiter et y jeter un coup d'œil ?

Source Code

Quel spectacle inusité au cinéplex en ce début d'avril : rien de moins que trois films de science-fiction de bonne qualité, côte à côte. Entre **The Adjustment Bureau** (4 mars), **Limitless** (18 mars) et **Source Code** (1^{er} avril), il y avait de quoi jubiler. Deux des trois films étaient librement adaptés de romans, mais c'est **Source Code** [**Code source**] qui a conclu le bal avec un scénario véritablement original, de l'action musclée et une réflexion sur la nature de la prédétermination, des vies passagères et de l'identité sacrifiée. On n'en attendait pas moins du réalisateur Duncan Jones, qui avait créé tout un émoi en 2009 chez les amateurs de SF avec **Moon**, son premier long-métrage. Jones semble avoir une sympathie inusitée pour la science-fiction, aussi y avait-il de quoi être curieux concernant son deuxième projet. Celui-ci, adapté d'un scénario de Ben Ripley, montre à quel point Jones peut être ambitieux.





L'action débute alors qu'un pilote d'hélicoptère se retrouve incarné dans le corps d'un inconnu à bord d'un train de banlieue en direction du centre-ville de Chicago : il meurt huit minutes plus tard dans l'explosion soudaine du train et se réveille dans une capsule, d'où on le renvoie de nouveau à bord du train, dans le même corps d'emprunt, mais en mesure d'agir différemment.

Petit à petit, il apprend qu'il est l'homme de terrain d'un projet de recherche militaire visant à recréer un passé récent, et que l'on compte sur lui pour identifier le terroriste qui a activé la bombe. Ses premières tentatives sont des échecs retentissants, mais la pratique et la répétition devraient logiquement le mener à la solution... à moins de manquer de temps ou de se décourager devant l'ampleur de la tâche. D'autant que des trous de mémoire assez gênants l'amènent à se demander si on lui a dit toute la vérité.

De cette prémisse bien menée se dégage rapidement une réflexion sur des thèmes intéressants, de quoi démontrer de façon éclatante que la SF peut parvenir à combiner action, suspense, humour et philosophie. **Source Code** reste d'une ampleur modeste, mais le développement de ses prémisses va jusqu'au bout. Il est dommage que la rationalisation purement SF de l'intrigue s'effiloche au cours de l'intrigue et que le titre n'ait aucun sens... mais l'impact final du film parvient à survivre à ces carences somme toute mineures.

Du reste, on admirera Jake Gyllenhaal dans un très beau rôle, ses réparties sympathiques avec Michelle Monaghan, la qualité d'une production basée à Montréal, le rythme bien mené de l'intrigue, ainsi qu'un long plan fixe qui donne à réfléchir sur la fragilité de l'existence.

Bref, un beau cadeau pour les amateurs de SF souvent malmenés par des spectacles vides d'intérêt intellectuel et de signification émotionnelle : **Source Code** est un de ces rares thrillers ingénieux dont l'efficacité touche autant l'œil, les méninges et les émotions.

À recommander à ceux qui recherchent de la bonne science-fiction au grand et au petit écran.

Sucker Punch

Sucker Punch [Coup interdit] est le cinquième film du réalisateur/scénariste Zach Snyder (**Dawn of the Dead**, **300**, **Watchmen** et **Legends of the Guardians**), mais le premier à ne pas être adapté de matériel déjà existant. Connaissant les forces de Snyder pour ce qui est de la qualité visuelle, il y avait de quoi se demander si l'intrigue serait à la hauteur des images.

Malheureusement, les cyniques et les sceptiques finiront par avoir raison. **Sucker Punch** a beau avoir un visuel finement poli, dans son ensemble, le film n'a aucune cohérence, contredit ses propres intentions et finit par laisser le spectateur plus frustré que satisfait. Il est toujours étonnant de voir à quel point un film bourré d'explosions peut s'avérer ennuyeux...

Les problèmes commencent dès la prémisse du film, alors qu'une jeune femme, injustement enfermée dans un asile et destinée à la lobotomie, s'évade dans son imaginaire: désespérée, elle rêve à d'autres réalités où elle et ses amies triomphent d'antagonistes tirés tout droits d'œuvres de genre. Les ambitions du film sont substantielles, surtout lorsque s'entremêlent les univers et que l'héroïne est menacée de toute part. Mais le dosage de ces éléments demande beaucoup de doigté, de finesse et d'astuce, talents qui ne sont pas toujours associés à Snyder.



Dès lors que l'on comprend que le film s'est donné une structure d'événements imposés (semblable aux niveaux d'un jeu vidéo), il n'y a rien d'autre à faire que de s'asseoir et subir le déroulement de cette intrigue sur rails avant que ne survienne un retournement dramatique intéressant.

Mais ne sous-estimons tout de même pas le talent visuel de Zach Snyder. Il est possible de regarder **Sucker Punch** pendant un bon moment avant de s'apercevoir que le film ne fonctionne pas vraiment. À petites doses, la fantasmagorie du film est stupéfiante. Le tout commence, après tout, par une habile séquence sans paroles où l'on nous présente les événements ayant mené notre héroïne à l'asile. Plus tard, ce sont quatre nouveaux univers qui retiennent notre attention, depuis une fantaisie avec samourais jusqu'à un affrontement anachronique avec des robots (brillamment réalisé pour donner l'illusion d'un long plan ininterrompu), en passant par des fantaisies sombres de Première Guerre mondiale *steampunk* et de dragons médiévaux. L'esthétique visuelle de Snyder est telle que pas un seul plan du film ne semble avoir échappé à un travail de postproduction assez étoffé. D'un point de vue où la technique rencontre l'artistique, l'approche de Snyder montre jusqu'à quel point les images sont maintenant malléables entre les mains des cinéastes.

Mais lorsque vient le moment de tout remettre en ordre, **Sucker Punch** s'effrite rapidement. Bien avant la finale malhabile qui combine une conclusion glauque et des incohérences qui sabotent totalement la portée narrative du film (n'est pas **Brazil** qui veut), on s'aperçoit que



Snyder essaie de passer un message d'autonomisation féminine avec des caricatures de ce que les jeunes hommes pensent être des femmes fortes. Hélas, il ne suffit pas de donner des armes automatiques à des jolies filles en bas de nylon pour se disculper du machisme de la culture *geek* qui semble être le moteur des fantasmes du film.

Depuis les critiques sévères qu'a essuyées **Sucker Punch** dès sa sortie, les fans du film ne cessent de pleurer que dix-huit minutes du film ont été coupées au montage, et qu'il est impossible d'apprécier le tout sans avoir vu ces segments. Mais il s'agit là d'un argument beaucoup trop souvent utilisé pour d'autres films décevants (tels **Babylon A.D.**) et qui réussit très rarement l'examen du matériel coupé: si le film est tellement plus sensé avec les minutes manquantes, pourquoi les avoir supprimées? Rien ne vous obligera à revoir **Sucker Punch** en format vidéo, si ce n'est pour en apprendre plus sur la production et revisiter les meilleures séquences du film. Car, en bribes et morceaux, on y trouve des choses très intéressantes. Ne vous attendez tout simplement pas à plus qu'une compilation d'effets spéciaux et de scènes d'action au ralenti.

Your Highness

Depuis le succès éclatant de la trilogie **The Lord of the Rings** au grand écran, la fantasy épique est devenue monnaie courante au cinéma. Signe des temps, du désir de capturer une audience payante, des effets spéciaux plus abordables, de la familiarité grandissante des audiences avec les poncifs du genre, la fantasy est maintenant partout. La qualité, évidemment, n'est pas toujours au rendez-vous. S'il y a un courant de cinéma de genre qui tombera dans l'oubli, c'est bien cette succession de films de fantasy de bas étage, terriblement sérieux malgré leur manque de succès. Mentionnons **Eragon**, **Season of the Witch** et **In the Name of the King** comme aide-mémoire, car ils sombrent déjà dans l'oubli.

Ironiquement, ce n'est que dans un tel contexte que devient possible l'existence d'une bizarrerie telle que **Your Highness [Son altesse]**: rien de moins qu'une fantasy épique pour *stoners* adeptes de drogues douces. Un résumé de l'intrigue ne révèle rien d'inhabituel: lorsque la fiancée du prince du royaume est kidnappée par un sorcier maléfique, le prince et son frère partent à sa rescousse, affrontant criminels, monstres, sorciers et trahisons en chemin.

Malgré les visées comiques de **Your Highness**, le film est assez solide sur le plan de sa construction: l'intrigue est bien menée, les personnages sont distinctifs, la réalisation paraît confortable et les éléments de production sont efficaces. Contrairement à d'autres tentatives de parodie à rabais telle que **Epic Movie**, **Your Highness**

n'oublie pas de maîtriser les fondations du cinéma de divertissement avant de se livrer à la comédie.

Mais attention : le scénario est déterminé à abattre toutes les vaches sacrées de la fantasy. Le héros du film n'est pas le prince valeureux, mais son frère hédoniste exaspéré par l'idée même de quitter son château pour un peu d'aventure. En chemin, ils rencontrent un mage qui s'avère être un pervers, une aventurière sérieusement amochée par la vie, des antagonistes crus et niais, et finissent par affronter un sorcier qui ne se cache pas de sa lubricité pour la princesse capturée. Jurons, références sexuelles et familiarité avec la culture des drogues douces abondent, donnant au film une atmosphère... particulière.

Il n'y a décidément rien d'admirable ou de raffiné ici : toujours balancé précairement entre les blagues osées et le mauvais goût, le film a sa part de ratés, de moments déplaisants et de simple dégoût. Mais pour ceux qui ont vu leur lot de fantasy prétentieuse, les meilleurs moments de **Your Highness** sont un antidote tout à fait satisfaisant.

Dans une perspective plus large, il est intéressant de noter que **Your Highness**, doté d'un assez bon budget, d'acteurs respectables (y compris Natalie Portman, récemment récipiendaire d'un Oscar) et d'effets spéciaux réussis, n'aurait pas été possible il y a quelques années, alors que la fantasy était un genre méconnu, peu rentable et rarement apprécié au grand écran. Le succès de Tolkien, de **Narnia** et d'autres meilleurs exemples du genre a pavé la voie pour une quasi-parodie de la trempe de **Your Highness**.





C'est le prix à payer par les amateurs de genre lorsque celui-ci devient plus populaire : ses prémisses et motifs échappent alors à la communauté qui les a adoptés, pour devenir familiers à des gens qui ne les respectent pas autant, et qui veulent les utiliser à leur façon. En science-fiction, les fans ont grincé des dents en voyant des éléments SF servir à l'humour de collégiens de **Hot Tub Time Machine**. Maintenant, c'est au tour des mordus de fantasy de voir les *stoners* s'approprier leurs idées.

Thor

Un des plus grands défis à relever pour critiquer **Thor [v.f.]** est de trouver matière à discussion. Car à une époque où les meilleurs films de super-héros ont de forts liens avec la réalité contemporaine et une profondeur thématique indéniable, **Thor** choisit plutôt de se diriger dans une tout autre direction, celle de la construction de monde mythique, avec un refus presque vexant de s'intéresser à des thèmes universels.

En cela, on pourra au moins dire que le film est fidèle à la BD. Alors que dans l'écurie Marvel Spider-Man porte sur les responsabilités morales placées sur les épaules d'un adolescent, que The Hulk explore les questions de l'identité et de la violence, et que les X-Men traitent de discrimination sociale, Thor a toujours été plus porté sur des aventures fantastiques hors-de-ce-monde. Le film traite d'intrigues de palais sur une autre planète, Asgard, où vivent des demi-dieux extraterrestres d'inspiration nordique. Pour des thèmes universels, on ira voir ailleurs.



Le film fait pourtant une timide tentative dans cette direction en exilant l'arrogant Thor du confort de sa vie royale dans une ville perdue du Nouveau-Mexique, où une scientifique enquêtant sur des phénomènes étranges le découvre et tente de l'humaniser. Malheureusement, ce type d'histoire « d'homme tombé des étoiles » n'est plus très neuf, et Thor n'est jamais aussi sympathique que lorsqu'il oublie qu'il n'est plus chez lui. À voir la vitesse à laquelle cette sous-intrigue est escamotée, il est clair que **Thor** n'est pas particulièrement intéressé par ces interactions sociales : l'essentiel du film se déroule dans les contrées numériques d'Asgard, à écouter des dialogues tout droit tirés d'épais tomes de fantasy : père mourant, héros exilé, ennemis aux portes, frère contre frère – les amateurs de fantasy épique devraient au moins être en territoire familier, à défaut d'être en territoire intéressant.

Ça ne fait pas de **Thor** un mauvais film. Après tout, le spectacle est au rendez-vous (une scène de combat en contrées extraterrestres montre de quoi sont capables Thor et son équipe de guerriers) et il y a un plaisir particulier à voir de la fantasy épique au grand écran, dialogues grandiloquents et costumes recherchés à l'appui. Chris Hemsworth est particulièrement crédible en Thor, un rôle difficile dont l'autorité n'est pas à la portée de tous les acteurs. Les scènes terrestres sont suffisamment comiques, et un affrontement en pleine rue principale d'une petite ville a certes des ambitions limitées, mais est bien réalisé. En revanche, on cherchera en vain un peu de substance dans tout cela.

Mais bon... Ceux qui connaissent tout de la mythologie Marvel auront remarqué que, depuis **The Incredible Hulk**, le studio tente de relier ses films en une méta-œuvre plus imposante. **The Hulk**, **Iron**



Man, Thor, Captain America (bientôt sur grand écran) ne sont, jusqu'à un certain point, que des introductions à des personnages qui se retrouveront tous dans **The Avengers** et dont la sortie est prévue pour 2012. Le même bassin d'acteurs (d'où une apparition-surprise de Jeremy Renner en plein **Thor**, et Samuel L. Jackson faisant un petit coucou dans les films **Iron Man**), la même approche visuelle, la même qualité de production : un projet ambitieux. C'est certainement la première fois qu'une telle mythologie inter-reliée est tentée au grand écran de façon aussi délibérée.

Est-ce vraiment une bonne chose, étant donné que la logistique et les facteurs économiques liés à la production de films (versus la bande dessinée) compliquent nettement la donne ? Seul l'avenir le dira. Entre-temps, on leur pardonnera si quelques-uns des chapitres d'introduction sont un peu plus faibles que les autres.

Priest

Soyons francs : malgré son pedigree intéressant (il est adapté d'une BD coréenne), **Priest [Prêtre]** n'est qu'un film de série B avec un squelette d'intrigue, une construction de monde trop mince et beaucoup trop de raccourcis pour un film qui ne dure même pas 90 minutes.

Ce film n'ira pas chercher son public tellement plus loin que dans le noyau dur des amateurs de vampires, de films d'action à petit budget, de SF « molle » et de Paul Bettany. Malgré un titre et une prémisse qui donnent l'impression de s'intéresser à la religion, toute profondeur thématique en est absente. Alors que le printemps



2011 a offert de bien belles œuvres de science-fiction au cinéma, **Priest** semble tout simplement se satisfaire d'être un autre de ces films d'action SF éminemment oubliables, le plus récent d'une longue liste dont les titres sont déjà tombés dans les limbes. Ceux qui ont suivi la production de **Priest** savent que sa sortie a été repoussée à plusieurs reprises : on comprend pourquoi en voyant le résultat final, qui n'est absolument pas sauvé par la post-conversion du film en 3D.

Tout a été dit ou presque, mais ajoutons quand même qu'il y a une ou deux choses intéressantes tapies dans ce film au demeurant bien moyen.

Le grand atout du film, c'est bien entendu Paul Bettany dans le rôle-titre. Dans cet univers en carton-pâte, des prêtres-guerriers ont aidé l'humanité à triompher de son combat contre les vampires. Quelques années après la victoire, les prêtres ont été mis à l'écart, tels les reliques d'une époque révolue, et ce malgré la présence de vampires proche des villes fortifiées dans lesquelles les humains vivent pour l'essentiel. **Priest** est la deuxième collaboration de Paul Bettany avec le réalisateur Scott Stewart (après **Legion**, un autre film de genre de série B aux thèmes sacro-religieux) : le personnage qu'il incarne est un vrai dur-de-dur, qui est aussi bien capable de rouler à toute allure à moto sans casque que de se battre contre un vampire à mains nues. Ce genre de rôle de justicier invulnérable est difficile à refuser et il y a quelque chose d'intéressant à voir un acteur plus connu pour des rôles dramatiques de freluquets se révéler être de la trempe des héros d'action... et ce même si le scénario doit ignorer quelques lois physiques élémentaires pour faire bien paraître le protagoniste.

Mais il y a aussi un petit quelque chose du côté du visuel : en plus du style *trash*-noir habituel de ces films de SF sans imagination, **Priest** présente aussi un look western-industriel assez inusité dès lors que l'on s'éloigne un peu des villes. Cette approche esthétique, malheureusement sous-exploitée, est assez caractéristique du fouillis de l'intrigue, qui passe allègrement des vampires aux prêtres experts en arts martiaux, jusqu'à un combat final sur le toit d'un train roulant à pleine vitesse dans le désert. On aurait apprécié un peu plus de substance de la part d'un western futuriste vampirique, mais, étant donné la courte durée du film, ce potentiel est à peine esquissé : après seulement une heure de film, on voit déjà se profiler l'affrontement final – doit-on vraiment préciser que le chemin pour s'y rendre est bien linéaire ?

Pour le reste, il y a quelques moments plutôt cool : des crucifix qui se transforment en shurikens ; Maggie Q en jolie prêtresse ; ou encore de gigantesques ruines en plein désert. Mais, hélas, rien de tout cela ne permet à l'ensemble d'avoir de la cohérence et le film reste peu mémorable. Bien que **Priest** ait posé les fondations pour une suite, il y a peu de chances pour que cela arrive. Sans substance et s'éparpillant dans trop de directions, **Priest** offrira, au mieux, un divertissement moyen et sans surprise.

Pirates of the Caribbean 4: On Stranger Tides

C'est en octobre 2009 que la nouvelle s'est répandue dans les milieux associés à la fantasy écrite : la puissante maison de production cinématographique de Jerry Bruckheimer avait acheté les droits du roman **On Stranger Tides** de Tim Powers pour nourrir l'écriture du quatrième volet de la mega-série d'aventure **Pirates of the Caribbean: On Stranger Tides** [**Pirates des Caraïbes: La Fontaine de Jouvence**]. Étant donné les similitudes entre le roman de pirate à saveur surnaturelle de Powers et la série de films, le lien semblait... naturel. Maintenant que **On Stranger Tides** est sorti au cinéma, la question est : l'adaptation est-elle fidèle au roman ?

Pas du tout. Mais ce n'est sûrement pas Powers qui s'en plaindra, étant donné le piètre résultat final du film. À part de vagues mots-clés partagés par les deux œuvres (pirates, magie, Ponce de Leon et Fontaine de Jouvence), les deux intrigues n'ont absolument rien en commun. On préférera considérer la somme payée par Bruckheimer à Powers comme une reconnaissance rétroactive pour l'atmosphère et les idées que le roman a *cédé* au premier film de la série.

La distinction entre le film et le livre qui a « suggéré » l'intrigue étant clairement établie, que reste-t-il à dire du résultat à l'écran ?

Essentiellement qu'il représente une chute de qualité significative après la trilogie initiale. Les deuxième et troisième volets avaient certes leurs carences : la prétention et les longueurs du troisième en particulier. Mais on y trouvait tout de même l'atmosphère d'aventure et d'action novatrice qui avaient assuré le succès du premier volet. Hélas, ce quatrième film s'avère nettement moins réussi que les précédents : plus éparpillé, moins énergique, plus conventionnel et moins intéressant. Son budget réduit implique moins d'effets spéciaux, aucune bataille navale (!) et des décors moins vraisemblables.

Heureusement, le Jack Sparrow de Johnny Depp est au rendez-vous. Malheureusement, le film fait de lui un protagoniste-héros, alors que ce personnage est plutôt conçu pour être un bouffon de soutien. Mis en vedette, il ne trouve pas tout à fait l'équilibre entre le sérieux nécessaire à un personnage principal et les particularités comiques qui ont assuré la popularité du personnage.

Ce faux pas montre à quel point le scénario du film est décevant. Entre des soubresauts géographiques maladroits, un ton plus comique que léger qui vient torpiller le premier acte et le manque criant d'antagoniste mémorable, ce quatrième **Pirates of the Caribbean** semble essoufflé et convenu, à peine conscient de ses propres forces et presque satisfait de ne livrer que le strict nécessaire. La finale, un affrontement confus entre trois groupes inintéressants, ne laisse qu'une impression floue. Le changement de réalisateur (de Gore Verbinski à Rob Marshall) confirme ce que le budget de production réduit suggère : un manque de confiance en ce nouveau volet.



On y trouvera tout de même quelques petits plaisirs : une poignée de séquences rappelle les succès de la trilogie précédente, quelques répliques sont amusantes et Johnny Depp est divertissant en tant que Sparrow, malgré son rôle déplacé au sein de l'intrigue. C'est surtout de la comparaison avec les autres volets dont ce film souffre le plus. Que les attentes soient donc au niveau de l'offrande : c'est une aventure tout à fait convenable, mais avec peu de pirates et encore moins de **Pirates of the Caribbean**.

X-Men : First Class

Après l'impression décidément décevante laissée par **X-Men Origins : Wolverine**, il y avait de quoi remettre en question la pertinence de présenter d'autres « préquelles » X-Men. Pourquoi se donner la peine de piétiner à nouveau un territoire aussi connu ? Évidemment, de tels doutes ne tiennent pas compte du potentiel quasi magique d'une bonne exécution. **X-Men : First Class** [**X-Men : Première classe**] n'est pas un film parfait, mais même les plus sceptiques reconnaîtront qu'il s'agit d'un divertissement cinématographique extrêmement bien réalisé.

Le tout commence au même moment que le premier **X-Men** : dans un camp de concentration de la Deuxième Guerre mondiale, alors qu'un jeune homme, Erik, constate sa capacité à faire bouger à distance des objets métalliques. Mais plutôt que d'avancer à la fin du siècle, **First Class** finit par se dérouler en 1962, à un moment où l'on découvre à peine les mutants et leurs pouvoirs. C'est à Charles, un autre jeune homme à l'accent britannique, d'explorer tous les enjeux et les possibilités reliés à leur existence. En arrière-scène, un riche homme d'affaire manipule les événements géopolitiques pour amener les États-Unis à affronter l'URSS au large de Cuba... dans l'espoir de provoquer une apocalypse nucléaire.

Le véritable super-héros de **First Class** est le réalisateur Matthew Vaughn qui, non seulement mène un film solide mais parvient à lui insuffler beaucoup d'énergie. L'idée de situer l'action en 1962 est très inspirée, car les possibilités stylistiques d'un tel choix sont divertissantes. Sa réalisation est rythmée, occasionnellement pleine d'humour (en plus des clins d'œil faits à **Basic Instinct** et **Doctor Strangelove**, la séquence d'entraînement est un montage de plans séparés à l'écran, comme les films de l'époque) et s'inspire de l'exemple laissé par des sources contemporaines telles la série James Bond.

Quelques apparitions-surprises feront plaisir aux fans, mais **First Class** profite surtout du talent d'acteur de James McAvoy et de Michael Fassbender, incarnant respectivement Charles Xavier et

Erik Lehnsherr (ils ne deviennent Professor X et Magneto que tard dans le film) avec une finesse qui n'est pas sans rappeler leurs illustres prédécesseurs Patrick Stewart et Ian McKellen. Leur éphémère amitié mène à un affrontement aussi inévitable que regrettable. Ailleurs à l'écran, on remarquera de bonnes performances de la part de Jennifer Lawrence et Kevin Bacon, bien que la rigidité du jeu de January Jones en Emma Frost déçoive un peu.

Cette distribution des rôles épaula bien un ensemble sous-jacent de thèmes familiers mais non moins essentiels. Comme dans la trilogie initiale, **First Class** fait des rapprochements évidents entre la discrimination subie par les mutants et celle de groupes sociaux marginalisés : en plus du slogan « *Mutant and proud!* » trop souvent répété, un personnage, interrogé par un supérieur sur les raisons de son silence à propos de ses mutations, répond « *You didn't ask, and I didn't tell.* » en référence évidente à la politique DADT de l'armée américaine. Un peu plus tard, la question d'un sérum permettant aux mutants de redevenir normaux refait surface. Ces préoccupations ont déjà été bien couvertes par les volets précédents/subséquents de la série, mais à voir l'exemple laissé par **Thor** et autres films de super-héros sans thème ni profondeur, il est préférable de réchauffer du familier que de laisser un vide là où la réflexion aurait dû se trouver.

Les acteurs et le scénario remplissant parfaitement leur tâche, c'est à Vaughn de faire le reste. Une des meilleures choses que l'on puisse dire au sujet de **First Class**, c'est qu'on s'aperçoit à peine que le film dure plus de deux heures et ce malgré les nombreuses



péripéties du film. Exécuté avec compétence sur presque toute la ligne, ce tout dernier X-Men redonnera l'envie de revoir la première trilogie et ouvre l'appétit pour rien de moins qu'une suite. Voilà quelque chose que l'on n'espérait pas à la fin de **Wolverine** !

Super 8

Qu'il est facile de tomber en amour avec **Super 8** [v.f.], un film de science-fiction consciemment modelé sur les films des années quatre-vingt (en particulier la période dite « classique » de Steven Spielberg) et mené à l'ancienne, avec toute la nostalgie confortable que cela peut impliquer.

S'inspirant de Spielberg (qui a étroitement épaulé le film), le scénariste/réalisateur J. J. Abrams choisit de situer son film dans l'Amérique profonde de 1979 et met en scène une sympathique bande d'adolescents qui, pendant le tournage d'un film amateur, sont témoins d'un spectaculaire déraillement de train. Peu après, leur petite ville de l'Ohio est aux prises avec des disparitions bien étranges et des bruits inquiétants. Alors que l'armée arrive en ville et n'explique rien, tous se demandent ce qui se passe.

Dépendant presque entièrement du talent d'une demi-douzaine d'acteurs adolescents inconnus et grâce aussi à son scénario et à sa réalisation, **Super 8** réussit à avoir de l'impact. Abrams ne fait pas qu'imiter Spielberg : il sait quoi montrer et quoi cacher ; il dose ses révélations en n'oubliant pas de laisser ses personnages au premier plan du film. **Super 8** parvient à livrer quelque chose qui n'est pas aussi répandu qu'on pourrait le souhaiter : un plaisir constant de visionnement, une bonne intrigue dont le développement nous fait passer sans peine d'une scène à l'autre. Les personnages sont tout à fait sympathiques, le ton est très bien maîtrisé et la réalisation donne exactement l'effet désiré. Certaines séquences, comme le déraillement de train ou l'attaque d'un autobus dans lequel les adolescents sont prisonniers, sont des exercices de suspense parfaitement réussis ; d'autres, comme le spectacle d'une petite ville prise d'assaut par des forces militaires déboussolées, frôlent le film catastrophe à grand déploiement. Contrairement à d'autres films mettant en scène des adolescents, **Super 8** demeure une œuvre qui plaira aux spectateurs de tous âges. (Avertissement aux parents : étant donné l'intensité de certaines scènes, assurez-vous que vos enfants sont en mesure de les tolérer.)

Entre deux effets spéciaux bien employés (et quelques *flare* un peu surfaits), Abrams n'oublie jamais de s'intéresser à ses personnages. On frôle parfois la mièvrerie, surtout à la conclusion, mais n'est-ce pas là aussi un hommage à Spielberg ? Les éléments de SF ne sont



pas particulièrement complexes ou novateurs, mais ils sont bien présentés, et agencés d'une manière qui garde intérêt.

Même en imitant consciemment un style classique, J. J. Abrams réussit à impressionner comme peu d'autres savent le faire. L'art du *blockbuster* estival s'est un peu estompé depuis quelques années, le film à effets spéciaux (souvent adapté de bandes dessinées, monté de manière épileptique et maintenant en 3D !) ayant pris le dessus sur la construction solide des films d'été des années quatre-vingt. Voilà que **Super 8** réussit non seulement à raviver le style des films de cette époque, mais aussi à comprendre ce qui en faisait la substance.

Après plusieurs réussites successives au grand écran comme **Mission : Impossible III**, **Star Trek** et maintenant **Super 8**, que peut-on attendre du prochain projet d'Abrams ?